

Longtemps nous nous sommes réveillés avec un mal de crâne

Une comédie d'Alberto Lombardo

8, rue Fernand Pelloutier 75017 Paris
Tel : 01 42 26 69 91 / 06 13 22 73 79
Email lombardoalberto@yahoo.fr
Site www.albertolombardo.fr

Tableau 1

MARIE-ANTOINETTE/ANDRÉ

Mercredi matin. Appartement de Marie-Antoinette et André. Chambre. Marie-Antoinette et André sont au lit. Marie-Antoinette est réveillée, elle regarde dans le vide. André dort encore. Le réveil sonne. André l'éteint dans son demi-sommeil.

MARIE-ANTOINETTE : J'avais dix ans quand ma mère est morte.

ANDRÉ (*pas très réveillé*) : Quelle heure est-il ?

MARIE-ANTOINETTE : Ça me paraît si proche.

ANDRÉ : J'ai un de ces mal de crâne !

MARIE-ANTOINETTE : Il faisait si chaud.

ANDRÉ : On est bien mercredi aujourd'hui ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est drôle dans les souvenirs, il fait souvent chaud.

ANDRÉ (*réveillé, bourru*) : Je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines à te réveiller si tôt ; y a rien qui t'oblige.

MARIE-ANTOINETTE (*imperturbable*) : J'étais étendue sur le carrelage de la cuisine, au rez-de-chaussée. Le dos plaqué au sol, les bras et les jambes écartés.

ANDRÉ : Après tu t'étonnes de trouver les journées si longues.

MARIE-ANTOINETTE : Maman prenait son bain à l'étage.

ANDRÉ (*Il vérifie l'heure sur le réveil*) : C'est pas vrai ! Déjà et quart ! (*Il sort du lit.*)

MARIE-ANTOINETTE : Bain moussant. C'est quand elle avait un rendez-vous le soir.

ANDRÉ : J'ai même pas le temps de prendre une douche. (*Il file dans la salle de bain. On entend l'eau du robinet du lavabo couler.*)

MARIE-ANTOINETTE : Un premier rendez-vous, ça se fête d'abord avant, quand on est encore seul. On ne sait jamais comment ça va tourner, alors vaut mieux fêter avant.

(Un temps.) Soudain j'entends du bruit dans l'escalier. Un grand fracas. Comme une dégringolade...

André apparaît. Il s'est aspergé d'eau le visage. Il prend sa chemise qui traînait dans la pièce et l'enfile.

ANDRÉ *(Il toussote)* : Je ne rentrerai pas ce soir... j'ai beaucoup de travail... après le bureau, j'irai directement au studio... je dormirai sur place. *(Il enfile son pantalon.)* Enfin comme d'habitude. Tu sais comment c'est. Rendement, rendement, ils ne me lâchent jamais.

MARIE-ANTOINETTE : Soudain j'entends ma mère qui gémit.

ANDRÉ *(à la recherche de quelque chose)* : C'est pas facile, crois-moi.

MARIE-ANTOINETTE : Je ne bouge pas.

ANDRÉ : T'as pas vu mes chaussettes ?

MARIE-ANTOINETTE *(elle lui donne ses chaussettes mécaniquement, sans le regarder. Il les enfile)* : Je suis tellement bien contre le carrelage de la cuisine.

ANDRÉ : Cesse de te torturer, c'est de l'histoire ancienne.

MARIE-ANTOINETTE : C'est frais.

ANDRÉ : Tu n'y es pour rien, tu dormais profondément.

MARIE-ANTOINETTE : Comment sais-tu ?

ANDRÉ : C'est toi-même qui me l'as dit.

MARIE-ANTOINETTE : Et si je m'étais trompée ?

ANDRÉ : À force de ressasser tu finis par tout embrouiller. Essaie de te rendormir. *(Il enfile sa veste et se chausse.)*

MARIE-ANTOINETTE : Tu as retrouvé tes chaussettes ?

ANDRÉ : Je suis prêt, je m'en vais. *(Il l'embrasse sur le front.)*

MARIE-ANTOINETTE : À ce soir.

ANDRÉ (*rectifie énergiquement*) : Demain soir !

MARIE-ANTOINETTE : Demain soir, je sors.

ANDRÉ : C'est nouveau ?

MARIE-ANTOINETTE : Ça me revient tout à coup, demain je sors, j'ai rendez-vous.

ANDRÉ : Tu ne connais personne.

MARIE-ANTOINETTE : J'ai rencontré quelqu'un hier matin.

ANDRÉ : Tu ne sors jamais.

MARIE-ANTOINETTE : Quelqu'un qui a frappé à la porte. On s'est rencontrés ici.

ANDRÉ : Tu ne m'en as pas parlé ?

MARIE-ANTOINETTE : Je ne peux pas tout dire.

ANDRÉ : Un représentant ?

MARIE-ANTOINETTE : Un homme.

ANDRÉ : Qu'est-ce qu'il voulait ?

MARIE-ANTOINETTE : Entrer en communication.

ANDRÉ (*énervé*) : Pourquoi, il vient d'une autre planète ? (*Elle rit stupidement.*) C'est qui cet homme ?

MARIE-ANTOINETTE : Je ne sais pas. Il dit que ça lui arrive souvent de m'apercevoir à travers la fenêtre.

ANDRÉ : Alors il est monté pour voir à quoi tu ressemblais de plus près.

MARIE-ANTOINETTE : Comment sais-tu ?

ANDRÉ : De quoi avez-vous parlé ?

MARIE-ANTOINETTE : De tout, de rien, de moi, de lui.

ANDRÉ (*très agacé*) : C'est précis dis-moi ! Je n'aime pas ça. Je t'interdis de le recevoir tu m'entends ?... Tu entends ?

MARIE-ANTOINETTE : Oui.

ANDRÉ : Je dois m'en aller, je te téléphonerai. (*Il se dirige vers la sortie.*)

MARIE-ANTOINETTE : Je passerai probablement te faire un petit coucou ce soir au studio.

ANDRÉ (*s'arrête net*) : Figure-toi que ça ne va pas être possible.

MARIE-ANTOINETTE : Pourquoi ?

ANDRÉ : J'ai du travail, ne l'oublie pas.

MARIE-ANTOINETTE : Je ne resterai pas longtemps.

ANDRÉ (*violemment*) : Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle lubie de vouloir sortir, tu m'étonnes !? Et tu regardes par la fenêtre, maintenant ?... Tu es très fatiguée en ce moment, et tu sais combien de temps il te faut pour récupérer.

MARIE-ANTOINETTE : C'est vrai.

ANDRÉ : Alors tu ferais mieux de dormir.

MARIE-ANTOINETTE : Oui.

ANDRÉ : C'est bien. Demain soir, je te promets de m'occuper bien de toi.

MARIE-ANTOINETTE : Tu me laisseras dormir aussi ?

ANDRÉ (*macho*) : Est-ce que je t'ai déjà privée de quoi que ce soit ! ?

Il lui donne un baiser sur les lèvres et sort définitivement.

MARIE-ANTOINETTE (*comme pour elle-même*) : On se sent vraiment protégée avec toi.

Tableau 2

MARIE-ANTOINETTE/MARIO

Même jour, Quelques secondes plus tard. Même appartement. Marie-Antoinette est toujours couchée. On frappe à la porte.

MARIE-ANTOINETTE : N'entrez pas.

Mario apparaît.

MARIO : Pardon ?

MARIE-ANTOINETTE : J'avais dit de ne pas entrer.

MARIO : Je n'avais pas entendu.

MARIE-ANTOINETTE : Je suis encore au lit.

MARIO : Je vois.

MARIE-ANTOINETTE : Je suis vêtue légèrement.

MARIO : C'est la pleine lune ce soir. Vous êtes seule ?

MARIE-ANTOINETTE : On est toujours avec quelqu'un.

Un temps de réflexion.

MARIO : Je viens de croiser un homme qui sortait de l'immeuble.

MARIE-ANTOINETTE : Il est à moi, je pense.

MARIO : Vous ne m'aviez pas dit que vous en aviez un. (*Petit temps.*) Ça doit être agréable de se sentir accompagnée ?

MARIE-ANTOINETTE : Quel effet il vous a fait ?

MARIO : Bien dans sa peau.

MARIE-ANTOINETTE : Ça vous a mis mal à l'aise ?

MARIO : Un peu.

MARIE-ANTOINETTE : Vous vous dites qu'il a plus de chance que vous.

MARIO : Pour l'instant. Quelqu'un l'attendait en bas de l'immeuble.

MARIE-ANTOINETTE : Vous espionnez ?

MARIO : Une femme.

MARIE-ANTOINETTE : Une secrétaire ?

MARIO : Elle portait une robe noire moulante sans manches.

MARIE-ANTOINETTE : Alors ce n'était pas une secrétaire.

MARIO : C'est ce que je me suis dit.

MARIE-ANTOINETTE : Parlez-moi d'elle.

MARIO : C'est délicat.

MARIE-ANTOINETTE : Laissez-vous aller.

MARIO : Je ne voudrais pas vous faire de mal.

MARIE-ANTOINETTE : Y a pas de raison.

MARIO : Plutôt belle.

MARIE-ANTOINETTE : C'est déjà ça.

MARIO : Ça fait pas tout.

MARIE-ANTOINETTE : Restez vous-même.

MARIO : Une robe longue, noire, moulante, sans manches.

MARIE-ANTOINETTE : Vous l'avez déjà dit.

MARIO : Pas la longueur.

MARIE-ANTOINETTE : Ils semblaient très liés ?

MARIO : Oui.

MARIE-ANTOINETTE : Ils s'embrassaient ?

MARIO : Avec la langue.

MARIE-ANTOINETTE : Longtemps ?

MARIO : Une trentaine de secondes.

MARIE-ANTOINETTE : Ça commence à faire.

MARIO : C'est ce que je me suis dit.

MARIE-ANTOINETTE : Il lui donnait des petits baisers dans le cou tout en lui tapotant son gros cul ?

MARIO : Petit, bien ferme, ça on ne peut pas le lui enlever.

MARIE-ANTOINETTE : Mieux que le mien ? *(elle soulève les draps et se tourne pour lui montrer son cul.)*

MARIO *(il observe et réfléchit)* : C'est l'impression générale qui prime.

MARIE-ANTOINETTE : On n'est pas toujours à dix mètres les uns des autres.

MARIO : Je ne me permettrais pas de me conduire comme il le fait.

MARIE-ANTOINETTE : On ne peut pas savoir.

MARIO : Je me connais.

MARIE-ANTOINETTE : Vous êtes bien le seul.

MARIO : Je ne suis pas certain que vous mesuriez réellement la gravité de la situation. (*Petit temps.*) En ce moment précis, il est au travail, c'est un fait. Sur ce point, il ne vous a pas menti. Mais où croyez-vous qu'il se rendra après ?

MARIE-ANTOINETTE : Au studio.

MARIO : Perdu !

MARIE-ANTOINETTE : Il passe la moitié de ses nuits au studio. Il a besoin de solitude pour travailler. Il a un poste très important. Il a toujours des dossiers à rendre.

MARIO : C'est ce qu'il prétend. Mais c'est faux.

MARIE-ANTOINETTE : Ah oui ?

MARIO : Il va passer la nuit chez elle.

MARIE-ANTOINETTE : Il sait où elle habite ?

MARIO : Evidemment puisqu'il habite avec elle.

MARIE-ANTOINETTE : Je pensais qu'il habitait avec moi.

MARIO : La moitié du temps, oui. Mais l'autre moitié, il la passe chez elle. (*Un temps.*) Je sais, ça paraît difficilement crédible. Mais la réalité n'est-elle pas toujours plus folle que le plus fou de nos délires. (*Un temps de réflexion.*) Le studio c'est une planque, un alibi, un prétexte, une couverture.

MARIE-ANTOINETTE : Il paye un loyer pour rien alors !?

MARIO : Parfois il s'y rend une ou deux heures... Quand il a des remords.

MARIE-ANTOINETTE : Le pauvre !

MARIO : Oui, bon, y a pire.

MARIE-ANTOINETTE : Vous en savez des choses.

MARIO : Ça fait longtemps que j'observe.

MARIE-ANTOINETTE : Et c'est maintenant que vous intervenez ?

MARIO : D'abord j'ai cru que vous étiez complices tous les trois. Comme des couples modernes vous voyez. Je ne me sentais pas le droit d'intervenir. Et puis je me suis mis à vous observer de plus près, avec ma longue-vue, j'habite l'immeuble en face. J'ai remarqué que vous ne sortiez jamais, que vous étiez toujours au lit, j'ai subitement réalisé que vous n'étiez au courant de rien, qu'il se jouait de vous. (*Petit temps.*) Avant hier matin elle est carrément venue l'attendre en bas de votre immeuble, comme ce matin. C'est là que j'ai compris que tout n'était pas si parfait, qu'il était temps d'intervenir. Il venait de dépasser les bornes. Et elle aussi. Faut croire qu'elle est dans le coup. Ça n'a fait qu'accroître mon désir... ma colère je veux dire. C'était la première fois qu'il se permettait un acte pareil. Une insulte à votre égard. Il venait d'enfreindre les règles, vous comprenez. Avec toujours cette... Ah !... Assurance ! Il me désespère !...

MARIE-ANTOINETTE (*surprise*) : Parce qu'elle connaît mon existence ?

MARIO : C'est évident. Ils se moquent bien de vous. Et en plus, elle habite l'immeuble à côté.

MARIE-ANTOINETTE : Je croyais que c'était vous.

MARIO : Non, moi c'est l'immeuble d'en face. C'est pour ça que je peux tout voir.

MARIE-ANTOINETTE : C'est incroyable.

MARIO : Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

MARIE-ANTOINETTE : Je vais vous demander de sortir.

MARIO : Vous avez besoin de vous retrouver seule.

MARIE-ANTOINETTE : Oui.

MARIO : Vous allez prendre une décision.

MARIE-ANTOINETTE : Ça me fatigue rien que d'y penser.

MARIO : Décider c'est avancer.

MARIE-ANTOINETTE : Avancer c'est marcher.

MARIO : Marcher c'est bon pour la santé.

MARIE-ANTOINETTE : En sortant tirez la porte.

MARIO: Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je poursuive ma petite enquête.

MARIE-ANTOINETTE : J'aurais toujours plaisir à vous voir. (*Mario sort.*) Pourquoi j'ai dit ça ?

Tableau 3

FERNANDA/ANDRÉ

Dans la nuit de mercredi à jeudi. Appartement de Fernanda et André. Chambre. Ils viennent de faire l'amour.

FERNANDA: Cinq fois ! Elle m'a appelée cinq fois. Est-ce que tu te rends compte ? Tu vas me dire si ça te met dans des états pareils, ne réponds pas. Remarque je ne suis pas censée savoir que c'est elle à chaque fois. D'autant plus que j'attendais ton coup de fil, qui n'est jamais venu d'ailleurs. Elle ne trouvait pas sa brosse à dents. Elle s'inquiétait de savoir si je ne la lui avais pas empruntée par mégarde. Cinq fois elle m'a posé la question, cinq fois j'ai répondu non sans m'énerver. Elle me harcèle ! Ça fait un mois qu'on ne s'est pas vues et c'est seulement aujourd'hui qu'elle me parle de sa brosse à dents. Quelle hygiène de vie ! C'est à faire fuir même les plus acharnés. Ça m'a toujours rebuté de sortir avec elle. Bien sûr, à présent, le problème ne se pose plus. Mais avant, quand elle m'obligeait à venir avec elle faire les courses... Quelle honte ! Je marchais toujours trois pas derrière elle pour qu'on ne puisse pas faire le rapprochement. Sa brosse à dents ! Évidemment que c'est moi qui l'ai prise. Ça m'intéressait de savoir combien de temps elle mettrait à s'en apercevoir. Un mois ! Tu me diras avec son hémiplégie, elle n'a plus trop l'occasion de sortir. Mais tout de même, ça ne l'empêche pas de recevoir des visites de temps en temps. Il n'y a pas foule, je te le concède. Ne serait-ce que pour les infirmières ! C'est des êtres humains ces femmes-là. Et après, elle me reproche de ne pas lui rendre visite plus souvent. Le plus fort c'est qu'elle ne comprend pas. Tu te souviens la dernière fois, ça m'a rendu malade pendant trois semaines. (*André commence à s'agiter.*) Quand elle est dans son lit en train de geindre, je n'ai qu'une envie, lui plaquer un oreiller sur la gueule, et l'étouffer, l'étouffer. C'est qu'elle s'accroche ! Tant que je saurais qu'elle respire, je ne serais pas moi-même. J'ai le droit de vivre moi aussi ! Cinq fois ! Après j'ai branché le répondeur. Ça ne l'a pas empêchée de hurler dans la boîte. Ça me donne la nausée. Un jour je le ferai. (*Il se lève.*) Qu'est-ce qui te prend ?

ANDRÉ : Je dois y aller.

FERNANDA : C'est une plaisanterie ?

ANDRÉ : Il faut que je retourne au studio, j'ai une tonne de travail (*Il se lève et commence à s'habiller.*) Je suis désolé.

FERNANDA : En plein milieu de la nuit, comme ça, subitement ? (*Silence.*) Et qu'as-tu de si urgent à faire ?

ANDRÉ : Un compte-rendu, je dois le rendre demain, à la première heure.

FERNANDA : Pourquoi ne travailles-tu pas ici ?

ANDRÉ : C'est pas pratique,

FERNANDA : Je ne te dérangerai pas.

ANDRÉ : Ce n'est pas le problème, tous mes documents sont là-bas, tu sais bien.

FERNANDA (*soupçonneuse*) : J'y crois pas ! la moitié de ta vie tu la passes dans ce foutu studio, tu ne vas me dire que tu ne fais que travailler.

ANDRÉ : Mais chérie qu'est-ce qui te prend ? Tu me fais une scène ? Dès le départ, je t'avais prévenu, tu m'avais même dit que ça t'arrangeait, que ça entretenait la flamme. Comment tu crois que je le gagne mon fric. En ce moment c'est l'horreur, je peux sauter d'un instant à l'autre à cause de la concurrence. Tous les jours je dois prouver que je suis le meilleur. Tu crois que c'est une vie.

FERNANDA : Avec toi au moins on ne se sent pas envahie.

ANDRÉ : Patience !

FERNANDA : J'admire ton sang-froid. Seulement là, tu me laisses un peu sur ma faim.

ANDRÉ : Tu plaisantes ? On vient de le faire!

FERNANDA (*plaintive*) : Tu vois bien que l'angoisse n'a pas disparu. C'est à cause de ma mère, je te dis. J'en ai besoin. (*Quémandeuse.*) Juste un petit peu !? (*Elle se jette sur lui.*)

ANDRÉ (*il essaye de se dégager*) : Quand comprendras-tu qu'on n'est pas fait pareils.

FERNANDA : Ne sois pas modeste.

ANDRÉ (*Il se dégage*) : Je dois vraiment y aller.

FERNANDA : Tu as hâte de te retrouver tout seul dans ton petit studio. D'ailleurs tu pourrais m'inviter de temps en temps, ça changerait nos habitudes.

ANDRÉ : Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu t'ennuies ?

FERNANDA : Je te respecte, d'accord ! Tu as besoin de te retrouver seul la moitié du temps, d'accord ! Je ne t'en fais pas souvent le reproche, j'ai tort ! On ne passe pas toutes nos nuits ensemble, d'accord ! De toute façon, tu ronfles ! Seulement quand tu me fais la grâce de ta présence, par pitié fais en sorte que tes batteries se rechargent plus rapidement. D'accord ?

ANDRÉ : Tu en redemandes parce que c'est moi ou parce que tu ne peux pas t'en passer ?

FERNANDA : À ton avis ?

ANDRÉ : Avec les autres, t'étais autant en demande ?

FERNANDA : Avant toi je ne me souviens pas. C'est toi mon existence.

ANDRÉ : Sérieusement ?

FERNANDA : Tu en connais beaucoup des femmes qui accepteraient d'être séparées par intermittence de l'homme de leur vie, surtout quand ça se passe dans la même ville et qu'il n'y a aucune raison raisonnable qui motive ce genre de situation.

ANDRÉ : Je conçois que j'ai beaucoup de chance.

FERNANDA : Alors, rends-moi la monnaie !

ANDRÉ : Considère que c'est déjà fait.

FERNANDA : Tu n'as pas le droit de me traiter ainsi.

ANDRÉ : Demain soir, je rattraperai le temps perdu, je te le promets.

FERNANDA : Ah ! parce qu'en plus tu ne rentres pas ce soir.

ANDRÉ : Je n'ai pas envie de me disputer avec toi, ce n'est pas le moment. (*Il l'embrasse.*) Tout ça je le fais pour nous. (*Il se dirige vers la sortie. Elle le suit.*)

FERNANDA : Mécréant, avare, cupide !
Il est déjà sorti.

ANDRÉ (*voix off*) : Tu ne regretteras pas d'avoir attendue, je t'assure.

FERNANDA : Ordures ! (*Elle se remet au lit et s'enfouit la tête sous l'oreiller.*)

Tableau 4

FERNANDA/MARIO

Jeudi matin. Quelques secondes plus tard. Fernanda est toujours au lit, elle tourne le dos à la porte. Mario rentre en toussotant.

FERNANDA (*Croit parler à Mario*) : Je savais bien que tu finirais par céder.

MARIO : Il s'agit d'une méprise.

FERNANDA : Allez viens ! Tu vois comme je suis peu rancunière.

MARIO : Si je puis me permettre...

FERNANDA : J'avais oublié que tu avais une voix si pénétrante.

MARIO (*fébrile mais très flatté*) : Vous trouvez ?

FERNANDA : C'est drôle, c'est quand on ne se regarde pas qu'on s'en rend vraiment compte.

MARIO : C'est fort judicieux.

FERNANDA : C'est ça parle-moi, fais-moi l'amour par-derrière tout en m'accablant d'invectives ordurières, brutalise-moi, sors de tes gonds, surprends-moi !

MARIO : Si je comprends bien tu me demandes d'être quelqu'un d'autre.

FERNANDA : En quelque sorte.

MARIO : Je ne te suffis plus ?

FERNANDA : Détends-toi et prends ça comme un jeu.

MARIO : Ça cache quelque chose.

FERNANDA : Ah! tu m'épuises tiens ! (*Elle se retourne, voit Mario et se lève d'un bond.*) Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? Comment êtes-vous entré ?

MARIO : Par la porte.

FERNANDA : Comment avez-vous osé ...?

MARIO : Je me suis laissé prendre au jeu.

FERNANDA : Pas totalement, apparemment.

MARIO : Vous vous seriez laissée faire ?

FERNANDA : Je n'aurais pas su que c'était vous.

MARIO : Il y a bien un moment où vous vous en seriez rendue compte.

FERNANDA : Dans le feu de l'action, on ne peut répondre de rien. De toute façon la question ne se pose plus puisque vous n'avez rien tenté.

MARIO : Dans l'état actuel de la situation, il m'eut été difficile de répondre à votre invitation.

FERNANDA : Pourquoi, vous êtes plutôt du soir ?

MARIO : Vous voyez devant vous un homme en colère.

FERNANDA : Vous avez perdu les clés de chez vous ?

MARIO : Je suis très remonté contre vous.

FERNANDA : Vous êtes le propriétaire de la voiture en stationnement que j'ai emboutie hier matin.

MARIO : Non !... Qu'est-ce que vous dites des femmes qui prennent les hommes des autres ?

FERNANDA : C'est assez commun. Qui prend qui ?

MARIO : Tout de même, ce n'est pas très sain.

FERNANDA : Quoi donc ?

MARIO : D'entretenir une relation avec un homme marié.

FERNANDA : Chaque épouse a son époux.

MARIO : Et quel est votre rôle dans tout ça ?

FERNANDA : Je suis l'épouse.

MARIO : Vous insinuez que vous avez votre propre époux ?

FERNANDA : C'est le premier constat d'une épouse.

MARIO : Et votre époux le sait ?

FERNANDA : J'espère pour lui.

MARIO : Et ça ne le dérange pas que vous fréquentiez un époux qui n'est pas à vous.

FERNANDA : Mais mon époux est à moi.

MARIO : Pas celui-là !

FERNANDA : Je n'en vois pas d'autre.

MARIO : Celui avec lequel je vous ai vue. Vous attendiez devant chez lui et vous vous êtes embrassés pendant trente secondes.

FERNANDA : C'est mon époux.

MARIO : Il a deux femmes ?

FERNANDA : Il sortait de chez son analyste.

MARIO : Ce n'est pas ce qu'elle dit.

FERNANDA : Qui ?

MARIO : La prétendue analyste.

FERNANDA : Et que dit-elle ?

MARIO : Qu'il est à elle.

FERNANDA (*dans un cri*) : Mensonges ! (*Silence.*)

MARIO : Vous ne le saviez pas ?

FERNANDA : Non.

MARIO : C'est un goujat ! Il vous a fait croire que c'était son analyste ?

FERNANDA : Oui.

MARIO : Mais vous n'avez pas cherché à vérifier ?

FERNANDA : Non. Je l'ai surpris la semaine dernière en regardant par la fenêtre, il sortait de l'immeuble d'à côté. J'ai trouvé ça bizarre, c'était la première fois que je regardais pas la fenêtre. Je déteste le voyeurisme. En plus j'ai failli me faire un torticolis, vous savez comment c'est foutu ces immeubles. Pourquoi j'ai éprouvé le besoin de regarder de ce côté-là ? Bien sûr il a fallu que je lui demande une explication. Il m'a répondu qu'il suivait une analyse depuis quelque temps, qu'il en avait grand besoin. Alors je me suis dit que ce serait amusant d'aller l'attendre à la sortie.

MARIO : Ça ne vous a pas paru étrange qu'il suive une analyse ?

FERNANDA : Oh non !

MARIO : Il vous appartient vraiment ? Je veux dire... vous êtes liés... l'anneau et tout...?

FERNANDA (*réactive*) : La bague au doigt c'est pas une preuve infaillible. Et elle, elle est liée ?

MARIO : Je ne lui ai pas vraiment posé la question.

FERNANDA : Vous avez préféré la ménager. Moi, je n'en vaud pas la peine.

MARIO : C'est à dire que les données ne sont plus les mêmes. En rentrant, j'étais persuadé que vous étiez mouillée jusqu'au menton...

FERNANDA : ... Cou !

MARIO : Je vous en voulais.

FERNANDA : Vous m'avez agressée sans savoir. Vous n'avez même pas cherché à comprendre. Vous étiez sûr de vous. Vous êtes un petit homme. Vous avez un esprit étroit, une pensée réduite, des manières locales.

MARIO : Oh ! je suis désolé ! Tout me paraissait si limpide.

FERNANDA : Vous êtes un amateur !

MARIO : C'est vrai. Je suis réellement confus.

FERNANDA : Vous auriez pu vérifier la véracité de vos déductions avant de venir m'attaquer.

MARIO : Ça me chagrine que nous partions d'un mauvais pied tous les deux. C'est la première fois que ça m'arrive, je vous prie de le croire. C'est à cause d'elle. Elle m'a ému. Ça peut se comprendre ?

FERNANDA (*dans un cri*) : Et moi !?

MARIO : Pas de scène ! J'ai toujours craint l'hystérie chez les femmes. (*Un temps.*)
Qu'allez-vous faire ?

FERNANDA : Me renseigner.

MARIO : Vous avez mal ?

FERNANDA : L'important c'est de gagner, récupérer son bien.

MARIO : Vous êtes une femme active.

FERNANDA : Je gagne cinq mille euros par mois.

MARIO : Vous vous en sortirez toujours.

FERNANDA : C'est évident.

MARIO : Alors laissez-le lui, elle n'a pas d'autre activité.

FERNANDA : Profitez de la situation. Puisqu'elle vous touche tant que ça, prenez-la ! Moi je garde ce que j'ai et tout le monde est content. Vous êtes faits l'un pour l'autre.

MARIO : Vous croyez ?

FERNANDA : Sûr. Sortez maintenant, j'ai mal à la gorge. (*Il ne bouge pas.*) Qu'est-ce que vous attendez ?

MARIO : J'avoue que je ne vous comprends pas.

FERNANDA : Je vous ai demandé de sortir.

MARIO : Il est avec elle en ce moment. Il l'a trouvée agitée hier matin quand il l'a quittée. Ça ne lui a pas plu. Il est en train d'essayer d'éclaircir le mystère. J'espère qu'elle ne va pas craquer.

FERNANDA : Mais qui êtes-vous, que voulez-vous, comment savez-vous tout cela ? Vous écoutez aux portes !

MARIO : Pas systématiquement. J'observe beaucoup. J'ai du très bon matériel.

FERNANDA : On dirait que ça vous excite.

MARIO : Vous faites erreur.

FERNANDA : Allez-vous en !

MARIO : Je ne veux que votre bonheur.

FERNANDA : Allez-vous en !

MARIO : Si j'étais vous, j'essayerais de la contacter. Organiser une entrevue ! Comme ça vous serez fixée sur ses intentions. Il ne faut pas laisser pourrir la situation.

FERNANDA : Vous êtes malade !

MARIO : Je vous laisse son numéro. *(Il dépose un morceau de papier sur le lit.)* Vous pourriez vous retrouver dans le square, cet après-midi par exemple, il sera dans son entreprise, vous ne risquerez rien.

FERNANDA : Déguerpissez ou j'appelle la police !

MARIO : Je compte sur vous. *(Il disparaît.)*

Tableau 5

MARIE-ANTOINETTE/FERNANDA/ puis MARIO

Jeudi après-midi. Au square. Il fait très chaud. Marie-Antoinette, très épuisée, apparaît. Elle tient difficilement sur ses jambes. Elle met sa main devant ses yeux pour se protéger du soleil. Fernanda est déjà là.

FERNANDA : C'est vous ?

MARIE-ANTOINETTE : Ça dépend, c'est pour quoi ?

FERNANDA : C'est au sujet de cette affaire d'homme.

MARIE-ANTOINETTE : Alors je pense que je suis la bonne personne. Ouf ! Ça ne vous dérange pas si je m'assois ? *(Fernanda ne répond pas ; elle s'assied.)* Je ne sors que très rarement. L'air du dehors ne me convient pas. De plus, ça irrite ma peau.

FERNANDA : Je pensais que c'était naturel.

MARIE-ANTOINETTE : Ça n'a pas été très simple d'arriver jusqu'ici... sortir... quitter le lit...

FERNANDA : C'est drôle. Il faut toujours qu'on se fasse des idées. En général on grossit tout, on pense que l'autre doit être bien plus belle, plus intelligente, qu'il doit y avoir une raison... Pour l'instant ça va.

MARIE-ANTOINETTE : Merci.

FERNANDA : Donc vous n'êtes pas analyste.

MARIE-ANTOINETTE : J'essaye d'analyser le passé. Enfin... ce qu'il m'en reste.

FERNANDA : Mais vous n'en faites pas votre métier ?

MARIE-ANTOINETTE : Oh non! (*Elle rit bêtement.*) Je ne travaille pas. Je me demande ce que je pourrais faire d'ailleurs. J'ai l'impression de vous avoir déjà vue.

FERNANDA : Par personne interposée.

MARIE-ANTOINETTE (*rit un peu trop fort, comme le font les dépressifs*) : Ah! ah! ah!... ce que vous êtes drôle ! Ah !..... ça fait du bien. Ça faisait longtemps que je n'avais pas autant ri.

FERNANDA : Vous allez demander le divorce ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est que je ne suis pas mariée.

FERNANDA : Vous non plus, mais c'est une bonne nouvelle. Vous comptez le garder ? Vous avez l'intention de vous accrocher ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est que je ne suis pas très combative.

FERNANDA : Je vois. Sexuellement, c'est moi qui prends les commandes. Ça me convient parfaitement. C'est assez rare les partenaires passifs... je veux dire qui assument... chez les hétéros évidemment.

MARIE-ANTOINETTE : Moi je ne prends jamais d'initiatives. (*Un petit temps de réflexion.*) Non, c'est faux !

FERNANDA : Vous êtes probablement une fausse passive.

MARIE-ANTOINETTE : C'est ça.

FERNANDA : Il est du genre entreprenant avec vous ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est pratiquement du non-stop. Remarquez c'est ma faute, je suis toujours au lit. Et comme je ne sais pas dire non...

FERNANDA (*agacée*) : Ça fait longtemps que ça dure ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est dur en permanence.

FERNANDA (*très agacée*) : Vous êtes ensemble depuis longtemps ?

MARIE-ANTOINETTE : Dix ans, je crois.

FERNANDA : Ah ! C'est votre premier homme.

MARIE-ANTOINETTE : Vous l'avez deviné ? (*Fernanda fait une grimace.*) Et vous, ça fait combien de temps ?

FERNANDA : Dix ans le mois prochain.

MARIE-ANTOINETTE : Alors je suis la première.

FERNANDA : Ça reste à voir. Vous n'avez pas été très précise.

MARIE-ANTOINETTE : Maintenant ça me revient, on a fêté nos dix ans la semaine dernière.

FERNANDA : Remarquez je préfère. Ça m'aurait ennuyée de me savoir supplantée seulement un mois après notre première nuit d'amour.

MARIE-ANTOINETTE : On n'a pas couchés dès la première fois. Je l'ai fait patienter deux mois.

FERNANDA : Alors il n'aura pas su attendre le vilain petit lapin.

MARIE-ANTOINETTE : Moi aussi je l'appelle mon lapin, quand je suis très en forme.

FERNANDA : Ça ne doit pas arriver souvent. (*Un temps.*)

MARIE-ANTOINETTE : Si on se place uniquement sur le plan sexuel, c'est vous qu'il a trompée.

FERNANDA : L'air du dehors semble vous faire le plus grand bien.

MARIE-ANTOINETTE : Ça m'a fait comme une étincelle.

FERNANDA : Revenons à nos lapins. Quelles sont vos intentions ? Moi, c'est tout vu, je ne lâcherai pas.

MARIE-ANTOINETTE : J'avais cru comprendre. On pourrait peut-être lui demander son avis ?

FERNANDA : Il ne manquerait plus que ça qu'il ait quelque chose à dire. Je veux bien être une femme moderne, mais tout de même y a des limites, je déteste qu'on me prenne pour une conne.

Mario apparaît.

MARIO : Alors ? On a trouvé un arrangement ?

FERNANDA : Alors ? On n'en a pas marre d'espionner ?

MARIE-ANTOINETTE : Je vous trouve très agressive.

MARIO : Ce n'est rien! Le malheur engendre toutes sortes de réactions et je comprends la détresse dans laquelle vous vous trouvez.

FERNANDA : Oh ! Je ne peux pas supporter ce type.

MARIE-ANTOINETTE (*à Mario*) : C'est incroyable, à la lumière naturelle vous paraissez tellement différent.

MARIO : On me le dit souvent.

MARIE-ANTOINETTE (*à Fernanda*) : Qu'en pensez-vous ?

FERNANDA : Je pense qu'il serait temps de conclure.

MARIE-ANTOINETTE (*à Mario*) : À vrai dire, il est difficile de trouver un arrangement.

MARIO : Je m'en doutais. À mon avis, vous ne vous posez pas les bonnes questions.

FERNANDA : Tiens donc ! On vous attendait pour ça !

MARIO (*il s'énerve*) : Vous êtes là, à vous demander laquelle vaincra, à qui revient le membre... Il ne vous est jamais venu à l'esprit que c'est contre lui que vous devez rassembler votre énergie. Vous n'avez pas le droit de vous laisser faire. Dans un premier temps, il faut vous détacher de son emprise, et seulement ensuite, nous pourrions envisager votre reconstruction. C'est ma mission de vous y aider. Que ressentez-vous pour lui en cet instant précis ? Il demeure capital que vous vous exprimiez. Laissez sortir de vous tous les démons.

FERNANDA : Je voudrais le sucer jusqu'à la moelle.

MARIO : C'est à double tranchant. Vous pouvez préciser ?

FERNANDA : Je voudrais le mettre en bouillie.

MARIO : Bien ! (À *Marie-Antoinette*.) Et vous ?

MARIE-ANTOINETTE : Je suis déçue c'est sûr.

MARIO : C'est un peu léger. Il faut agir.

MARIE-ANTOINETTE : Comment ?

MARIO : Il faut lui en faire voir de toutes les couleurs...Lui faire prendre conscience du borbier dans lequel il risque de s'enliser, et le faire plonger, la tête la première, en plein dedans.

FERNANDA : Ça, ça me plaît !

MARIE-ANTOINETTE : C'est peut-être un peu dur.

MARIO : Rien n'est trop dur pour un jean-foutre de son espèce.

MARIE-ANTOINETTE : Vous lui en voulez beaucoup.

FERNANDA : Oui c'est vrai, pourquoi faites-vous tout ça, qu'est-ce que vous avez derrière la tête ?

MARIO : Tous les hommes ne sont pas systématiquement pervers, intéressés ou mal intentionnés. Il en existe qui rêvent d'un monde meilleur, où chacun aurait la place qui lui revient. Vous ne méritez pas ce que vous vivez, vous ne l'avez pas choisi.

FERNANDA : Ça c'est la grande question.

MARIO : Je vois bien que vous êtes malheureuses.

FERNANDA : Et à cause de qui pensez-vous ? Hein ? Avant que vous n'y mettiez votre grain de sel tout se passait très bien.

MARIO : Vous n'allez pas me faire croire que ça vous convenait comme ça ?

FERNANDA : Et pourquoi pas ?

MARIO : Je peux comprendre que ce soit difficile pour vous, mais pensez à demain, lorsque vous vous retrouverez face à vous-mêmes, lorsque vous serez libres.

FERNANDA : Libres de quoi ? De mener une vie en solitaire ?

MARIO : Allons, allons, ayez plus de considération pour vous-mêmes. C'est à cause de lui si vous en êtes arrivé à oublier ce que vous êtes. Regardez-vous ! Quel gâchis ! Il ne mérite aucun pardon, aucune excuse, il doit payer.

FERNANDA : Hum ! je veux bien qu'on lui en fasse baver, mais je vous préviens, je ne suis pas prête à changer de vie.

MARIO : Chaque chose en son temps. Occupons-nous de lui d'abord.

MARIE-ANTOINETTE : On ne va pas lui faire trop de mal, tout de même ?

FERNANDA (*à Marie-Antoinette, excédée*) : Oh vous ! Vous avez plutôt intérêt à vous réveiller, parce qu'au moment du partage, je vous préviens, il ne faudra pas compter sur moi pour faire la charité.

MARIO : Calmez-vous ! L'heure n'est pas à la division. Rentrez chez vous. Je vais mettre en branle notre petite association et ce soir, avant la tombée de la nuit, je vous ferai parvenir mes instructions. Confiance !... Il fera beau demain !

Il disparaît.

MARIE-ANTOINETTE : Quel homme ! Enivrant, vous ne trouvez pas ?

FERNANDA : J'attends de voir.

MARIE-ANTOINETTE : Vous êtes du genre circonspect.

FERNANDA : La vie ne m'a pas aidée.

Tableau 6

MARIE-ANTOINETTE/ANDRÉ

La semaine suivante. Lundi soir. Appartement de Marie-Antoinette et André. Chambre. Marie-Antoinette et André viennent de faire l'amour.

MARIE-ANTOINETTE : Tu sembles fatigué en ce moment.

ANDRÉ : Pourquoi tu dis ça ? Ça ne t'a pas plu ?

MARIE-ANTOINETTE (*hésitant*) : Oui...

ANDRÉ : Pourtant j'ai tout fait comme d'habitude.

MARIE-ANTOINETTE : C'est bon de se remettre en question de temps en temps.

ANDRÉ : Je ne comprends pas.

MARIE-ANTOINETTE : Disons qu'à un certain moment, j'ai pris un peu de distance et ça m'a fait tout drôle de nous voir tous les deux en plein accouplement.

ANDRÉ : Et qu'y avait-il de si risible ?

MARIE-ANTOINETTE : Je sens que tu te contractes là. Si tu veux, on en parle une autre fois.

ANDRÉ : Pas du tout. Si tu as des suggestions à faire, elles sont les bienvenues.

MARIE-ANTOINETTE : Franchement ce n'est pas la peine, je ne suis pas certaine que tu sois capable d'entendre ce que j'ai à dire.

ANDRÉ (*agacé*) : Puisque c'est moi qui te le demande !

MARIE-ANTOINETTE : D'ailleurs ça ne vient pas tellement de toi. C'est surtout moi qui me fais rire.

ANDRÉ : Explique !

MARIE-ANTOINETTE : Tu as remarqué que lorsque je t'embrasse, j'ai toujours un petit sourire en coin ?

ANDRÉ : Tu te moques ?

MARIE-ANTOINETTE : Oh ! Mon Dieu, non ! (*Fermement.*) J'assume !

ANDRÉ : C'est-à-dire ?

MARIE-ANTOINETTE : Lorsque je glisse ma main le long de ton corps, je fais toujours en sorte de ne jamais quitter des yeux ton visage.

ANDRÉ : Et alors ?

MARIE-ANTOINETTE : De quelle main s'agit-il ?

ANDRÉ : Pardon ?

MARIE-ANTOINETTE : Le plus souvent je te caresse avec la main gauche ou la main droite ?

ANDRÉ : C'est un nouveau jeu ?

MARIE-ANTOINETTE : La gauche. Et tu sais pourquoi ? C'est plus pratique pour moi.

ANDRÉ : Où tu veux en venir exactement ?

MARIE-ANTOINETTE : En général quand ma main atteint ton sexe, il est déjà raide.

ANDRÉ : Tu me fais toujours beaucoup d'effet.

MARIE-ANTOINETTE : Sans jamais te quitter des yeux, je garde ton sexe bien serré dans ma main comme si j'avais peur qu'il m'échappe et pour ne pas perdre de temps.

ANDRÉ : Qu'est-ce qui te prend ? Je ne t'ai jamais vue comme ça.

MARIE-ANTOINETTE : Tu as raison, j'arrête, après tout ça ne regarde que moi.

ANDRÉ (*intrigué*) : Non, non, continue, ça m'intéresse.

MARIE-ANTOINETTE : Où en étais-je ?

ANDRÉ : Tu parlais de mon sexe.

MARIE-ANTOINETTE : Ah oui !... Le sourire, la main, le sexe, encore un sourire... J'essaye de trouver les situations les plus parlantes, tu comprends ? Voilà !... on va dire que c'est le moment de te sucer. Là, évidemment, je ne te regarde plus. J'inspire un bon coup...

ANDRÉ : Tu t'apprêtes à plonger.

MARIE-ANTOINETTE : Je vois que tu suis, c'est bien. Disons que je suis en train de négocier le dernier virage. Si je m'y prends bien on n'en a plus pour longtemps.

ANDRÉ : Je te sens nerveuse, tu n'es pas dans ton état normal.

MARIE-ANTOINETTE : Entre parenthèse, ton sexe est toujours très propre : merci !

ANDRÉ : Tu te fous de moi !?

MARIE-ANTOINETTE : C'est une grande preuve d'altruisme. Je suce du mieux que je peux, le plus profondément possible, même si parfois je suis au bord du vomissement.

ANDRÉ : Ça suffit maintenant !

MARIE-ANTOINETTE : Si j'arrive à te faire lâcher quelques gloussements, je considère que c'est gagné.

ANDRÉ : Mais enfin, t'es fêlée !

MARIE-ANTOINETTE : De toute façon un rien te fait partir, tu t'es toujours contenté de peu.

ANDRÉ : C'est pas vrai !

MARIE-ANTOINETTE : Ça vient ! Je garde la semence dans ma bouche. Je ne veux surtout rien avoir à me reprocher.

ANDRÉ (*hurle*) : Mais tu n'avales pas !

MARIE-ANTOINETTE (*s'effondre*) : Je le savais ! Je le savais bien que tu trouverais quelque chose à redire.

ANDRÉ (*s'effondre aussi*) : Mais c'est stupide ! Tu me pousses à bout, reconnais-le, je suis bien obligé de répondre n'importe quoi !

MARIE-ANTOINETTE (*énigmatique*) : Ça te fait du mal ?

ANDRÉ (*très doux*) : Ecoute, calmons-nous, tu veux bien ?

MARIE-ANTOINETTE (*poursuit imperturbable*) : Après avoir tout recraché et m'être rincé la bouche, je regagne le lit. Tu es déjà en train de dormir. Je peux lire. (*Silence.*)

ANDRÉ : Dis... c'est pour me faire marcher ?

MARIE-ANTOINETTE : Et encore !... je te dis ce que je fais, je ne te dis pas ce que je pense.

ANDRÉ : Non !... Si c'était vrai, je l'aurais senti. On est en symbiose quand on est dans un lit tous les deux.

MARIE-ANTOINETTE : Je conçois que tu aies ton propre point de vue sur la question.

ANDRÉ : Quoi qu'il en soit, ça se passe rarement comme ça. Le plus souvent, c'est moi qui prends les commandes et crois-moi, t'es prompte à réagir.

MARIE-ANTOINETTE : C'est toi qui le dit !

ANDRÉ : Tu ne t'entends pas hurler ?

MARIE-ANTOINETTE : Je ne voudrais pas te faire de peine mais...tu ne t'y prends pas très bien.

ANDRÉ : C'est la meilleure !

MARIE-ANTOINETTE : Je suis parfaitement consciente que ce doit être très désagréable pour toi, mais je pense qu'il est plus judicieux pour nous deux de reconsidérer les faits avec lucidité.

ANDRÉ : Je me demande bien sur quoi tu te fondes. Tu n'as même pas de point de comparaison. Quand je t'ai connue t'étais vierge, c'est moi qui t'ai tout appris.

MARIE-ANTOINETTE : C'est vrai.

ANDRÉ : Et ça t'a traversé l'esprit seulement aujourd'hui. Au bout de dix ans, tu t'es dit : tiens y a quelque chose qui ne tourne pas très rond dans ma sexualité.

MARIE-ANTOINETTE : Tu sais comme je suis lente.

ANDRÉ (*brusquement*) : Tu me caches quelque chose.

MARIE-ANTOINETTE : Non.

ANDRÉ : Il y a un homme là-dessous.

MARIE-ANTOINETTE : Tu m'en crois capable ?

ANDRÉ : Non. (*Un temps.*) C'est quoi cette histoire de représentant ? Tu l'as introduit dans notre appartement ? En mon absence ! Que te voulait-il ? Qu'avez-vous fait ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est un homme très gentil, il ne me veut aucun mal, il ne m'a pas touchée. Je pense qu'il en avait envie, mais il ne l'a pas fait.

ANDRÉ : Et toi ?

MARIE-ANTOINETTE : Je ne me permettrais pas de le devancer.

ANDRÉ : Et tu en as envie ?

MARIE-ANTOINETTE : Il faudrait que je le revoie pour me faire une opinion.

ANDRÉ : Je t'interdis de le recevoir.

MARIE-ANTOINETTE : Comme tu voudras. (*Il s'habille rapidement.*) Qu'est-ce que tu fais ?

ANDRÉ : Ça ne se voit pas... je m'habille.

MARIE-ANTOINETTE : Où vas-tu ?

ANDRÉ : Au studio.

MARIE-ANTOINETTE : À cette heure-ci ? Tu m'avais dit que tu passerais toute la nuit avec moi.

ANDRÉ : J'ai changé d'avis. Ça peut se comprendre ? (*Il s'approche de Marie-Antoinette et lui demande fébrilement.*) : Tu n'as jamais éprouvé de plaisir avec moi ?

MARIE-ANTOINETTE : Longtemps j'ai cru. Rétrospectivement je pense qu'il s'agit une erreur.

André sort.

Tableau 7

MARIE-ANTOINETTE/MARIO

Même appartement, quelques secondes plus tard. Mario, qui était caché dans la pièce (dans un placard ou sous le lit) durant toute la scène précédente, apparaît.

MARIE-ANTOINETTE : Comment m'avez-vous trouvée ?

MARIO : Merveilleuse.

MARIE-ANTOINETTE : Sincèrement ?

MARIO : Totalement crédible.

MARIE-ANTOINETTE (*surprise et effrayée*) : Ah bon ?

MARIO : Si naturelle. On sentait que ça venait du coeur.

MARIE-ANTOINETTE : Ah bon ? C'était pas trop dégoûtant ? J'avais l'impression de sortir de moi-même. Je n'ai pas été trop brutale ?

MARIO : Il en a pris pour son grade. J'aurais bien aimé voir la tête qu'il faisait. De quoi avait-il l'air ?

MARIE-ANTOINETTE : J'osais à peine le regarder.

MARIO : Vous l'avez bien mouché.

MARIE-ANTOINETTE : J'avais l'air d'une garce ?

MARIO : Vous étiez vous-même.

MARIE-ANTOINETTE : On y met forcément un peu de soi-même.

MARIO : Vous me diriez le contraire je ne vous croirais pas.

MARIE-ANTOINETTE : Une ou deux fois, j'étais sur le point de tout laisser tomber, de le prendre dans mes bras et de le consoler. Mais je savais que vous étiez là. J'étais comme prise au piège.

MARIO : Des histoires tout ça ! Vous avez dit exactement ce que vous pensiez.

MARIE-ANTOINETTE (*rectifie*) : Mais pas du tout ! C'est un amant merveilleux. Même quand je n'ai pas envie, il arrive à me faire pousser quelques cris.

MARIO (*comme s'il n'avait pas entendu*) : C'est pas croyable tout ce que vous lui avez balancé ; franchement vous m'avez épaté.

MARIE-ANTOINETTE : Vous y êtes pour beaucoup.

MARIO : Disons que j'ai fait office de catalyseur.

MARIE-ANTOINETTE : Vous croyez que ça peut porter ses fruits.

MARIO : Ça dépend de ce que vous attendez. (*Il la fixe intensément.*) Vous êtes satisfaite de vous, j'espère ?

MARIE-ANTOINETTE : Je ne saurais dire.

MARIO : Vous ne ressentez pas un léger mieux ?

MARIE-ANTOINETTE : Un début d'énergie, peut-être.

MARIO : Ça devrait vous faire plaisir...

MARIE-ANTOINETTE (*timidement*) : Oui.

MARIO : ... Vous donner la force de sortir de cet imbroglio.

MARIE-ANTOINETTE : Je ne sais pas.

MARIO : Vous voulez dire que ça ne va rien changer ?

MARIE-ANTOINETTE : Je vous en prie, ne vous mettez pas en colère.

MARIO : Vous allez poursuivre comme avant ? Rester la bonne petite femme qui continue à recevoir les bras ouverts son infidèle de mari ?

MARIE-ANTOINETTE : Probablement.

MARIO : Vous me déconcertez.

MARIE-ANTOINETTE : Vous m'en voulez ?

MARIO : Vous m'anéantissez.

MARIE-ANTOINETTE : Oh la la ! Je suis une ingrante. Et vous faites tellement pour moi. (*Un temps.*) Vous croyez qu'il est avec elle maintenant ?

MARIO : Après tout ce que vous lui avez mis, il a besoin d'être consolé.

MARIE-ANTOINETTE : Le pauvre !... S'il savait ce qui l'attend.

MARIO : Il l'a bien cherché.

MARIE-ANTOINETTE : Et si elle nous trahissait ?

MARIO : C'est un risque.

MARIE-ANTOINETTE (*agitée*) : Elle en serait bien capable... pour se le garder pour elle toute seule. Qu'est-ce qui va me rester à moi ?

MARIO : Je suis là.

MARIE-ANTOINETTE : Je ne me sens pas dans mon état normal quand je suis avec vous.

MARIO : Ah oui ?

MARIE-ANTOINETTE : J'ai des envies, des espèces de pulsions.

MARIO : Ça provient du bas ventre ?

MARIE-ANTOINETTE : C'est cela.

MARIO : Et c'est la première fois que vous ressentez une chose pareille ?

MARIE-ANTOINETTE : Oui... enfin, aussi intensément... avec un étranger. C'est comme si l'univers prenait possession de mon être.

MARIO : C'est pas banal. Je dois aller voir ce qui se passe là-bas, il vaut mieux ne pas la laisser sans surveillance trop longtemps.

MARIE-ANTOINETTE : Vous avez raison.

MARIO : Patience ! La lumière est au bout du chemin.

MARIE-ANTOINETTE : Vous me donnez de la grâce !

MARIO : C'est mon rôle.

Mario disparaît.

Tableau 8

FERNANDA/ANDRÉ

Pendant ce temps... Appartement de Fernanda et André. Fernanda est train de boire un verre ; elle attend. André arrive et va embrasser Fernanda, ou plutôt la serrer contre lui. Elle reste de marbre.

FERNANDA (*froidement*) : Déjà de retour ?

ANDRÉ : Quel accueil !

FERNANDA : Je ne t'attendais que demain. Tu devais dormir au studio ce soir.

ANDRÉ : Je voulais te faire une surprise. Je pensais que ça te ferait plaisir.

FERNANDA : Ça te ressemble si peu. Tu n'arrivais pas à trouver le sommeil ?

ANDRÉ : Je te dérange ?

FERNANDA : Avoue que je suis en droit de me demander ce que ça peut bien cacher ton envie subite de débarquer ici en plein milieu de la nuit.

ANDRÉ : Parfois l'homme est imprévisible.

FERNANDA: Tiens c'est une idée. Je vais essayer de deviner. Ça nous occupera. Je propose que nous procédions par élimination.

ANDRÉ : Si ça t'amuse.

FERNANDA: Décidément ce soir tu me surprends. Remarque ce n'est pas pour me déplaire. Alors ?... C'est un fervent désir sexuel qui t'a fait voler jusqu'à moi ?

ANDRÉ : Qu'est-ce que tu penses ?

FERNANDA : Y a des limites dans la métamorphose. (*Un temps.*) Tu ne venais tout de même pas pour me surprendre ?

ANDRÉ : Aurais-tu quelque chose à me cacher ?

FERNANDA : Tu me crois capable de recevoir un autre homme ou une autre femme quand tu n'es pas là ?

ANDRÉ: Pourquoi femme ?

FERNANDA : Pourquoi toujours un homme ?

ANDRÉ : Tu as déjà eu ce genre de relation ?

FERNANDA : Homosexuelle, tu veux dire ?

ANDRÉ : Tu sais très bien.

FERNANDA (Semble hésiter) : Nnon !...

ANDRÉ : À quoi tu joues ?

FERNANDA : Non je n'ai jamais eu de relation avec une femme. Et toi ?

ANDRÉ : Oui.

FERNANDA : Ah !

ANDRÉ : Toi !

FERNANDA : Oh !... Et à part ça ?

ANDRÉ : Personne d'autre, bien sûr !...quelle idée !

FERNANDA : Bien ! (*Silence.*)

ANDRÉ : Et si c'était le cas ?

FERNANDA: Je t'arracherais un bout de peau. Ça te saisirait, ça te surprendrait. Je ne te laisserais pas le temps de riposter, de réagir, de prévenir. Je broserais tes cheveux avec une fourchette en inoxydable. Et tu souffriras. Auparavant, je t'aurais immobilisé la tête. Je te ricanerais au visage pendant que ton sang coulerait le long de tes joues. Et je ne te nettoierai pas. Je ne verserai aucune larme. Je te rappellerais mon nom. Je t'obligerais à le répéter sur tous les tons et jamais je ne serais satisfaite. Ce sera terrible pour toi ! Je te reprocherais de ne m'avoir jamais proposé ton aide dans les tâches ménagères et d'avoir si peu pu en règle générale. Je te rappellerais les enfants dont je me suis débarrassée pour toi, je te citerais même les prénoms que je leur avais choisis. Je te montrerais les habits que je leur avais confectionnés. Dommage car ils auraient tous été à ton image. Qui sait ? Ils auraient même pu voler à ton secours dans ce moment critique. Ai-je jamais rien éprouvé pour toi ? Le sait-on ? Mais qu'importe ! Cela pourrait-il empêcher qu'une telle scène ait lieu ? S'il fallait toujours attendre d'être sûr d'éprouver quelque chose de fort pour quelqu'un pour s'autoriser à lui faire une scène, alors décidément la vie n'aurait plus rien de sacré. C'est l'histoire qui apporte l'émotion et non le contraire. Bref... je te ferais payer ta faiblesse, ta roublardise. Où tu iras, j'irai. Seule ta perte pourra me consoler d'avoir gâché ma vie.

Voilà ma réponse ! Tu as quelqu'un d'autre dans ta vie ?

ANDRÉ : Certainement pas.

FERNANDA : Bien.

ANDRÉ : Mais je ne savais pas tout ça.

FERNANDA : Quoi ?

ANDRÉ : Pour les enfants. Je croyais que tu étais d'accord ?

FERNANDA : À partir du moment où tu ne me trompes pas, cette question n'a pas à être soulevée, j'assume.

ANDRÉ : Et... c'est vraiment ce que tu éprouves pour moi ?

FERNANDA : Encore une fois c'est ce que je t'aurais fait savoir dans l'éventualité d'une trahison de ta part, mais ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

ANDRÉ : Tout de même il doit bien y avoir du vrai dans toutes ces paroles que tu aurais prononcées.

FERNANDA : Il y en aurait eu.

ANDRÉ : Tu avoueras que c'est assez déstabilisant comme discours.

FERNANDA : Je ne sais pas. La personne qui parle ne se rend pas forcément compte de l'impact que peuvent avoir ses paroles sur son interlocuteur. (*Un temps.*) Tout ceci ne nous donne pas de réponse. Pourquoi es-tu venu ?

ANDRÉ : Je me sentais perdu, si seul, j'avais besoin de toi.

FERNANDA : Eh bien ! vois-tu, je te crois.

ANDRÉ : Oui, mais maintenant, c'est pire encore.

FERNANDA : Regarde le côté positif. Tu avais besoin de moi, tu es venu, je me trouvais à la maison, et toute seule de surcroît, c'est pas fabuleux ?

ANDRÉ : Je suis à fleur de peau en ce moment. J'ai l'impression de perdre pied.

FERNANDA (*brutalement*) : T'as qu'à les poser au même endroit. (*Un temps. André se dirige vers la sortie. Fernanda le retient.*) Attends ! (*André se retourne vers elle.*) C'est tout ce que tu as à me dire ?

ANDRÉ (*comme un réflexe, une leçon apprise par cœur*) : Je ne veux pas te perdre. Mon désir pour toi est presque aussi fort que mon envie de vivre.

FERNANDA : Jamais tu ne m'as parlé comme ça.

ANDRÉ : Jamais tu n'aurais supporté. Ce qui te plaît en moi, c'est la bête ! j'ai pas raison ?

FERNANDA (*commence à s'agiter*) : Y a pas que ça.

ANDRÉ : Nous avons besoin l'un de l'autre.

FERNANDA : Je gagne très bien ma vie.

ANDRÉ : Ne fais pas semblant de ne pas comprendre. (*Petit temps.*) Tu me fais un effet dingue.

FERNANDA (*tâche de résister*) : Je t'interdis de me déstabiliser.

ANDRÉ (*il indique son sexe*) : Ça enfle, c'est tumescent, c'est turgescence, c'est pour toi cent pour cent.

FERNANDA (*très agitée*) : Tais-toi !

ANDRÉ : Tu veux bien l'exaucer ? (*Fernanda se dirige spontanément vers le lit.*) C'est ça, mets-toi au lit, je reviens tout de suite.

FERNANDA (*se contracte*) : Où vas-tu ? Fais attention mon bonhomme !

ANDRÉ : Un petit détail à régler. J'en ai pour dix minutes.

FERNANDA (*menaçante*) : Je te le déconseille.

ANDRÉ : Après tu m'auras tout entier dans tes bras, je serai tout à toi.

FERNANDA (*paniquée*) : Et si tu ne revenais pas ?

ANDRÉ (*lubrique*) : Tu m'as déjà vu manquer une occasion ? (*Il indique son sexe.*) Tu crois qu'Il pourrait le supporter. (*Elle sourit, rassurée.*) Prépare-toi à l'accueillir pour l'éternité. (*Il disparaît. Fernanda soupire et plonge sa tête sous l'oreiller.*)

Tableau 9

FERNANDA/MARIO

Même lieu, quelques secondes plus tard. On frappe à la porte.

FERNANDA : Entrez ! Ne soyez pas si timide ! Vous ne faisiez pas tant de manière la première fois. Quelle belle nuit, n'est-ce pas ?

MARIO : Vous avez l'air satisfaite.

FERNANDA : On dirait que ça vous gêne ?

MARIO : Pas du tout.

FERNANDA : En tout cas, je tenais à vous remercier.

MARIO : Vraiment ?

FERNANDA : Oui, grâce à vous, tout est rentré dans l'ordre. Le coup de la menace, imparable ! Oh ! j'aurais aimé que vous soyez là pour le voir danser. Ça l'a définitivement calmé.

MARIO : Vous avez fait l'amour pour fêter ça ?

FERNANDA : Ça ne saurait tarder.

MARIO : Et ça promet d'être particulièrement intense ?

FERNANDA : Disons que j'aurai l'esprit tranquille, ça me permettra de me lâcher davantage.

MARIO : C'est tout ?

FERNANDA : Vous avez mieux à me proposer ?

MARIO : Et après ? (*silence.*)

FERNANDA : Je préfère garder ce que j'ai sous la main.

MARIO : Pourquoi ? Vous avez peur d'aller trop loin, sinon ?

FERNANDA : Ça s'appelle le grand nettoyage. On enlève la poussière, on déplace les meubles pour faire disparaître les marques qui commençaient à faire des trous dans la moquette et le lino, on découvre où se nichent les cafards et on passe un grand coup d'insecticide. On rend ça plus propre, plus clair, plus brillant, mais on garde tout pareil. Merci pour tout. À présent vous allez pouvoir vous occuper d'elle tout votre soûl. Je n'ai plus besoin de vos services.

MARIO : Alors vous avez fait la paix ?

FERNANDA (*agacée*) : Oui ! Vous êtes sourd ?

MARIO : Vous lui avez parlé d'elle ?

FERNANDA : Ça n'a pas été nécessaire. Je l'ai tellement poussé à bout qu'il s'est rendu compte par lui-même qu'il était sur la mauvaise pente.

MARIO : Il avait l'air soulagé quand je l'ai croisé en bas de l'immeuble.

FERNANDA : Qu'est-ce que je vous disais ?

MARIO : Qui vous dit qu'il ne recommencera pas ? Qui vous dit qu'il n'est pas à nouveau chez elle en ce moment pendant que nous parlons ?

FERNANDA : Eh alors ? Il est allé récupérer ses affaires, lui faire ses adieux.

MARIO : Certains adieux durent très longtemps.

FERNANDA (*très agitée*) : Il est allé récupérer ses affaires !... Elle voudra essayer de le retenir, elle se mettra à sangloter, il sera obligé de la calmer, de la raisonner...

MARIO : ... De la baiser ! ?

FERNANDA (*hurle*) : Vous êtes le diable !

MARIO (*hors de lui*) : Réveillez-vous ! N'ayez pas peur de la tourmente ! Exaucez-vous ! Vous méritez mieux que ça ! Entre elle et vous, il ne pourra jamais choisir, c'est un malade, vous n'avez pas compris.

FERNANDA (*effondrée*) : Mais pourquoi, pourquoi vous acharner sur moi ! ?

MARIO (*autoritaire*) : Parce qu'il est temps que tu grandisses ! Suis-moi, et pas de manières, ça suffit les conneries. (*Il lui met un manteau sur le dos et ils sortent.*)

Tableau 10

FERNANDA/MARIE-ANTOINETTE, MARIO, puis ANDRÉ

Quelques secondes plus tard. Appartement de Marie-Antoinette et André. Marie-Antoinette est au lit. On entend l'eau de la douche couler. Mario et Fernanda font irruption. Mario pendant tout le début de la scène, reste en retrait.

FERNANDA : Où est-il ?

MARIE-ANTOINETTE : Partout.

FERNANDA : Je ne trouve pas ça drôle.

MARIE-ANTOINETTE : Sous la douche.

FERNANDA : J'entends l'eau couler.

MARIE-ANTOINETTE : Vous voyez.

FERNANDA : Pourquoi ?

MARIE-ANTOINETTE : Besoin de se rafraîchir.

FERNANDA : Vous avez couché ?

MARIE-ANTOINETTE : Oui.

FERNANDA : Baisé ?

MARIE-ANTOINETTE : Aussi.

FERNANDA : Pourquoi ?

MARIE-ANTOINETTE : J'imagine qu'il en avait envie.

FERNANDA : Et vous ?

MARIE-ANTOINETTE : Je suis là.

FERNANDA : Pas de douche ?

MARIE-ANTOINETTE : Je préfère garder l'odeur.

FERNANDA : Peut-être qu'il se sentait sale, lui !

MARIE-ANTOINETTE : Peut-être.

FERNANDA : Il vous a parlé de moi ?

MARIE-ANTOINETTE : Non.

FERNANDA : Et vous ?

MARIE-ANTOINETTE : Pas le temps.

FERNANDA : Ça ne vous a pas surprise de le voir ? Ça ne vous intéresse pas de savoir où vous en êtes, où vous allez, quelles sont ses véritables intentions ?

MARIE-ANTOINETTE : Oui.

FERNANDA : Alors ?

MARIE-ANTOINETTE : Je pense qu'il m'en parlera après la douche. Après la douche, il est toujours plus causant.

FERNANDA : Vous aviez remarqué.

MARIE-ANTOINETTE : Notre histoire ne date pas d'hier.

FERNANDA : Je sais merci ! Voyez-vous, on a décidé de continuer tous les deux, il est venu vous faire ses adieux.

MARIE-ANTOINETTE : Ah !

FERNANDA : J'espère que vous garderez un souvenir mémorable de votre dernière étreinte.

MARIE-ANTOINETTE : C'est-à-dire, comme je ne savais pas que c'était la dernière, j'ai pas fait en sorte de graver tout ça dans mon esprit.

FERNANDA : Dommage !

MARIE-ANTOINETTE : Pourtant il m'a parlé de nos prochaines vacances ensemble.

FERNANDA : Tous les trois ?

MARIE-ANTOINETTE : Il n'a pas mentionné votre nom. Il m'a dit que cet été nous n'irons pas à la mer.

FERNANDA : C'est une image. Il voulait dire que vous n'irez nulle part.

MARIE-ANTOINETTE : Je pense qu'il voulait dire que nous irons à la montagne. C'est toujours comme ça qu'on fait : la mer ou la montagne. On alterne. L'année dernière c'était la mer.

FERNANDA : La montagne !

MARIE-ANTOINETTE : Je suis formelle, c'était la mer.

FERNANDA : Nous, c'était la montagne.

MARIE-ANTOINETTE : Ah !... Donc cette année, pour vous, ce sera la mer.

FERNANDA : Et ça ne vous dérange pas ?

MARIE-ANTOINETTE : Non, l'air de la montagne, ça repose. Mon mari a de la famille dans les Vosges.

FERNANDA : Le mien aussi.

MARIE-ANTOINETTE : Quelle coïncidence !... (*Elle réalise, ça la fait rire.*) Ah! ah! ah!... que je suis stupide... Ah! ah!... ce que vous êtes drôle ! (*Elle cesse de rire subitement.*) Moi je n'ai plus de famille et vous ?

FERNANDA (*déstabilisée*) : Je ne suis pas là pour parler de moi.

MARIE-ANTOINETTE : Il me semble que c'est ce que nous faisons depuis le début.

FERNANDA (*hargneuse*) : La véritable intimité, c'est uniquement ce qui nous rend impuissant vis-à-vis de nous-mêmes, c'est tout ce qui nous empêche d'avancer. Le reste, ce ne sont ni plus ni moins que des histoires de cul, des remèdes nécessaires contre l'ennui dévastateur.

MARIE-ANTOINETTE : Pourquoi vous empêchez-vous toujours de respirer ?

FERNANDA (*soudain démunie*) : Ça se voit tant que ça ?

MARIE-ANTOINETTE : Vous avez dû terriblement souffrir vous aussi.

FERNANDA : Il faisait chaud ce jour-là... C'est drôle dans les souvenirs, il fait toujours chaud.

MARIE-ANTOINETTE (*chaleureusement douce*) : Oui !...

FERNANDA : Je jouais dans le jardin avec ma cousine Bella. J'étais particulièrement gaie, je crois que j'étais amoureuse. Nous sautions à la corde. Soudain je vois papa qui sort de la maison emportant une énorme valise avec lui. Il traverse le jardin sans me regarder et se dirige vers sa voiture. Ce n'est pas normal, d'habitude quand il part travailler, il vient toujours m'embrasser ... Je me mets à trembler, j'ai cette impression désagréable que le temps de l'insouciance est en train de s'achever. Alors je cours vers lui, il est déjà au volant de sa voiture, sur le point de démarrer. Je me plante sur le côté gauche, près de la portière, je le fixe intensément. Il tourne son visage vers moi, des larmes coulent le long de ses joues, et il me dit : ma chérie, n'oublie jamais que papa t'aime et il t'aimera toujours, ne m'en veux pas, mais je dois partir, sinon je risque de faire une grosse bêtise, ce n'est plus vivable ici avec elle, Toi, tu es forte, tu t'en sortiras sûrement, n'arrête pas les prières, tu risques d'en avoir besoin. Et il démarre - je suis incapable de réagir tellement je suis choquée - , il s'éloigne pour toujours et me laisse seule avec l'ennemi. J'ai douze ans. Depuis ce jour, je n'ai pas cessé de prier et personne ne m'a jamais exaucée.

MARIE-ANTOINETTE : Elle t'en a fait bavé ?

FERNANDA : Elle ne supportait pas l'amour qu'il me témoignait, notre complicité. Elle m'a toujours traitée comme sa rivale. Tu imagines le poids, la culpabilité ! ? Elle a tout fait pour nous séparer et elle a réussi. Mais quand il est parti, ça n'a fait qu'empirer. Elle me rendait responsable de son départ à lui, de sa solitude à elle. Elle disait que j'avais gâché sa vie. Et elle a dépensé son énergie à foutre en l'air la mienne. Me rabaisser, m'humilier. Lorsque j'ai été en âge de fréquenter des garçons, alors là, je ne te dis pas, elle s'en est donnée à cœur joie. Elle les trouvait toujours trop bien pour moi. Et dès que j'avais le dos tourné, elle en profitait pour leur raconter deux ou trois trucs à mon sujet. Je n'ai jamais su ce que c'était, mais crois-moi, c'était efficace : ils disparaissaient à jamais de mon paysage. Jusqu'à son dernier souffle, elle a décidé d'empoisonner mon existence. Encore maintenant, même clouée au lit, elle me harcèle au téléphone. Je ressens pour elle une telle... ! (*Elle se retient d'éclater.*) Tu ne peux pas comprendre.

MARIE-ANTOINETTE : Je sais ce que c'est que le ressentiment. Même si ma mère est morte depuis longtemps, elle n'en a pas fini de saccager mon existence.

FERNANDA : Toi aussi ?

MARIE-ANTOINETTE : Mais moi j'étais plutôt un fantôme pour elle. C'est bien simple, à ses yeux je n'existais pas. Je n'ai jamais connu mon père. Il est mort juste avant ma naissance. Je n'ai jamais su comment m'a mère avait accueilli l'événement, en tout cas, elle s'est promis de ne jamais plus se fixer ; Elle s'envoyait en l'air avec tout ce qui se pointait. Pour elle, je n'étais qu'un embarras, un relent du passé. Un soir sur deux, à mon retour de l'école, je la surprénais au lit avec toujours un homme différent dans ses bras. Je me levais le matin et prenais mon petit-déjeuner toute seule parce qu'elle se prélassait encore avec son amoureux de la veille. Et lorsque j'allais la retrouver pour l'embrasser avant de partir à l'école, elle me riait au nez en me faisant remarquer que je n'étais plus un bébé. Elle était très belle, elle avait beaucoup de succès... jusqu'à ce qu'elle ne se mette à picoler...

À entre elle et vous partir de ce moment-là, c'est devenu l'enfer. Elle s'est mise à me frapper, comme ça, sans raison, quand l'envie lui prenait, partout, sur la tête de préférence. Mais ce qui me faisait le plus souffrir, c'est qu'à force de me siffler et de me gratifier de jurons, elle en avait oublié jusqu'à mon prénom.

FERNANDA : Non !?

MARIE-ANTOINETTE (*en larmes*) : Si je te le dis ! (*Petit temps.*)

FERNANDA : Elle au moins, elle est morte.

MARIE-ANTOINETTE : Parfois je me le demande. Encore maintenant, je continue à la chercher dans mon appartement, encore maintenant elle fait partie de mes rêves, excepté qu'elle me tourne toujours le dos. Je dormais quand c'est arrivé, je ne me souviens de rien, tout comme s'il ne s'était rien passé.

FERNANDA : Tu aurais préféré y être pour quelque chose.

MARIE-ANTOINETTE (*saisie*) : Tu crois ?

FERNANDA : Inutile de se mentir, nous le voulons toutes. C'est seulement la peur de laisser des traces qui nous retient.

MARIE-ANTOINETTE : Tant que je n'aurais pas recouvré la mémoire, je me sentirais flotter. C'est comme si je n'avais pas le droit de vivre, tu comprends ?

FERNANDA : Qu'est-ce que tu crois ? Certaines fois j'en ai marre de devoir toujours me battre pour prouver que je vau quelque chose. Elle a plongé ma vie dans les ténèbres. Je la hais, je voudrais la buter !

MARIE-ANTOINETTE: Dis-toi que tu as encore la possibilité de le faire. Moi, c'est trop tard.

Mario, qui a assisté à toute la scène, intervient.

MARIO : Rien n'est immuable.

MARIE-ANTOINETTE : Vous croyez qu'on peut métamorphoser le passé ?

MARIO : Qui se gêne ?

MARIE-ANTOINETTE : Chacune de vos paroles me fait l'effet d'un sang miraculeux qui coule dans mes veines.

FERNANDA (à Mario) : En tout cas, ce n'est certainement pas vous qui allez résoudre nos problèmes.

MARIO (Très énigmatique) : Qui sait ?... J'ai plutôt l'impression que nous sommes sur la bonne voie. Vous voyez bien que ce n'est pas avec lui que vous allez vous en sortir. Depuis des années, vous faites du sur-place. Donnez-vous une chance, faites-moi confiance. Je vous ai loué deux chambres d'hôtel, pas très loin d'ici. Voici l'adresse. (*Il tend une carte à chacune.*) Je vous appellerai quand j'aurai du nouveau.

FERNANDA : Et lui ?

MARIO : Je m'en occupe.

FERNANDA (à Marie-Antoinette) : Qu'est-ce que tu en dis ?

MARIE-ANTOINETTE : Je suis prête.

Marie-Antoinette enfle une veste sur sa chemise de nuit et met quelques affaires dans un sac.

FERNANDA (à Mario) : Nous vous donnons une semaine.

MARIO : C'est amplement suffisant. (*Elles se dirigent vers la sortie.*) Je vous salue Mesdames, je suis très satisfait de vous aujourd'hui, vous venez de faire un grand pas. L'heure de la libération est proche.

Elles sortent. Quelques secondes plus tard, André sort de sa douche, nu, une serviette autour de la taille.

ANDRÉ (*surpris*) : Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

MARIO (*coquin*) : Alors, on aime à prendre son temps sous la douche ? Les bulles de shampoing plein les yeux, la mousse de savon sur les parties du corps les plus intimes, le fouet de l'eau sur la peau...

ANDRÉ : Qu'est-ce que c'est que ce guignol ? (*Il cherche Marie-Antoinette.*)

MARIO : À votre place, je ne le prendrais pas de si haut.

ANDRÉ : Ça commence à bien faire, qu'avez-vous fait de ma femme ?

MARIO : Rassurez-vous, elles sont saines et sauvées. Elles viennent de partir, bras dessus bras dessous, assez déterminées.

ANDRÉ : Ciel ! Je suis démasqué !

MARIO : Je ne voudrais pas enfoncer le clou davantage, mais ça fait déjà un petit bout de temps. (*Il regarde André comme perturbé, prend un tee shirt qui traîne et le lui lance.*) Enfilez ça.

ANDRÉ (*un brin provocateur*) : Je n'ai pas de slip non plus. (*Il ôte sa serviette. Il est nu.*)

MARIO (*agité, il lui tend un slip en s'obligeant à ne pas le regarder*) : Vous êtes plutôt bel homme.

ANDRÉ (*provocateur*) : Vous ne me trouvez pas trop gras ?

MARIO : Pensez donc !

(André se rhabille très lentement.)

ANDRÉ : Alors c'est vous le visiteur de ma femme ?

MARIO : Disons que je suis le visiteur en général, puisque je connais tout le monde.

ANDRÉ (*soudain agacé*) : Oui, oui !... Donc si je comprends bien c'est à cause de vous tout ça.

MARIO : J'avoue que j'y suis pour beaucoup.

ANDRÉ : Pourquoi ?

MARIO (*lyrique*) : Qu'avez-vous fait de vos vingt ans, vous, jeune homme attirant, plein de ressources, de promesses, parfaitement capable de faire le bonheur d'un être, et tellement conscient de vos capacités que vous décidez de prendre deux femmes ?

ANDRÉ : C'est une condamnation ?

MARIO : En tout cas, chapeau ! parce que si je n'étais pas intervenu, vous auriez pu continuer comme ça jusqu'à la fin.

ANDRÉ (*angoissé*) : La fin ! Figurez-vous que c'est ce qui m'angoissait le plus. Forcément, je me disais, fatalement, il va y en avoir une qui périra avant l'autre.

MARIO : Et vous vous seriez retrouvé tout seul avec l'autre.

ANDRÉ : Je n'aurais pas pu supporter.

MARIO : J'arrive donc à propos.

ANDRÉ : Je ne comprends pas, tout allait si bien, pourquoi fallait-il que vous vous en mêliez ?

MARIO : Parce que, et c'est là-dessus que je vous condamne, vous avez choisi deux femmes pas finies.

ANDRÉ : Elles sont parfaitement normales.

MARIO : Vos femmes sont particulièrement atteintes.

ANDRÉ : Ah ! Vous trouvez ?

MARIO : Vous n'allez pas me faire croire que ça vous a échappé.

ANDRÉ : Qui n'a pas ses problèmes.

MARIO (*hors de lui*) : Non, non, vous vous êtes délibérément contenté de deux compagnes déséquilibrées afin d'assouvir en toute impunité vos fantasmes de macho contemporain. Vous ne les avez jamais considérées comme des êtres à part entière. (*Il se radoucit.*) Mais c'est vous qu'il faut plaindre, vous vous êtes fourvoyé, vous manquez tellement de confiance en vous, c'en est presque touchant. Vous êtes incapable de vivre une relation normale amoureuse entre deux êtres responsables. Si vous n'envisagez pas une remise en question dans les six prochains mois, vous courez à votre perte !

ANDRÉ : C'est dur ce que vous me dites là.

MARIO : Je sais. (*Sentencieux.*) Quand nous aurons compris que les femmes ne sont pas seulement des mères ou des petites filles, nous finirons peut-être par grandir...

ANDRÉ : Vous êtes un beau salaud !

MARIO : Je comprends votre colère, mais dites-vous que c'est pour votre bien.

ANDRÉ : Et de quel droit vous octroyez-vous ce rôle de bienfaiteur ? Un jour, vous vous êtes réveillé et vous vous êtes dit : tiens je suis le sauveur.

MARIO : C'est à peu près comme ça, mais c'était avant de m'endormir.

ANDRÉ : Elles vous plaisent, avouez-le !

MARIO : Vous n'y êtes pas du tout.

ANDRÉ (*avec violence se jette sur lui*) : Vous voulez me les prendre !

MARIO (*tâche de maîtriser la situation*) : Ecoutez, mettez vous bien dans la tête que nous n'avons pas été conçus d'après le même moule. Moi, je ne fonctionne pas en terme de prendre, mais de recevoir. C'est toute la différence. Et je suis prêt à tout donner pour que chacun retrouve son intégrité. (*Avec tendresse.*) Tout ça, je ne le fais pas contre vous.

ANDRÉ : Où sont-elles ? (*Mario garde le silence.*) Soyez sympa, dites-moi ce qu'il faut faire et tout rentrera dans l'ordre. Je vous autoriserais à leur rendre visite de temps en temps.

MARIO : Vous plaisantez ? Je ne me serais pas autant investi dans cette histoire pour qu'à l'arrivée je me retrouve au point de départ. Moi aussi j'ai ma fierté. Et je vais droit au but. Et je n'ai jamais eu besoin de personne. Prenez-en de la graine !

ANDRÉ : Qu'est-ce que je vais devenir moi ?

MARIO : Vous pratiquez un sport ?

ANDRÉ : Footing.

Silence. Mario regarde André avec désolation.

MARIO : Ecoutez, vous avez pu tenir dix ans, c'est déjà pas mal. Il est temps de passer à autre chose, vous ne croyez pas. Quittez la ville !

ANDRÉ : Non. Je préfère attendre dans les parages des fois que vous commettiez des erreurs vous aussi.

MARIO : Comme vous voudrez. Mais je vous préviens, si vos femmes me sautent dessus, il ne faudra pas venir pleurer, je serais intraitable.

ANDRÉ : J'ai confiance.

MARIO : Vous semblez sûr de vous tout à coup.

ANDRÉ : Oui.

MARIO : Peut-on savoir ce qui vous rend si optimiste ?

ANDRÉ : Non.

MARIO : Même pas un petit indice ?

ANDRÉ : Je vous regarde, j'essaye d'imaginer la situation, et ça ne me convainc pas. Une femme, ça a peut-être besoin de se trouver, mais ça désire surtout qu'on la trouve. Et en profondeur, si vous voyez ce que je veux dire ?

MARIO (*très agacé*) : Il n'y a pas que ça dans la vie.

ANDRÉ : Je fais partie de mon époque moi, je colle toujours à la réalité et tu sais pourquoi, parce que je ne m'empêche jamais de jouir. Et quand je baise moi, j'ai pas besoin d'avoir quelqu'un d'autre dans la tête que celle que j'ai en face de moi, pour bander normalement. Et ça mon vieux, c'est la victoire assurée. Salut, on en reparlera à l'occasion. (*Il sort, satisfait.*)

MARIO (*subjugué*) : Waahou !

Tableau 11

MARIE-ANTOINETTE/MARIO

Une semaine plus tard. Appartement de Mario. Salon. Il est dans la pénombre. La porte d'entrée est ouverte. Marie-Antoinette apparaît, elle semble très agitée. Mario allume un briquet, ça la fait sursauter.

MARIE-ANTOINETTE : C'est vous, Mon Dieu !

MARIO : Mario, ça suffira.

MARIE-ANTOINETTE : Vous m'avez fait peur.

MARIO : Un whisky ?

MARIE-ANTOINETTE : Sans façon.

MARIO : Vous semblez très nerveuse.

MARIE-ANTOINETTE : Je suis dans une agitation extrême.

MARIO : Calmez-vous !

MARIE-ANTOINETTE : C'est petit chez vous.

MARIO : Oui, c'est suffit.

MARIE-ANTOINETTE : Ça m'a beaucoup touché que vous ayez décidé de commencer par moi. Fernanda attend dans le hall de l'hôtel.

MARIO : Parfait. Sinon, comment ça s'est passé pendant mon absence ? Il n'a pas cherché à vous recontacter ?

MARIE-ANTOINETTE : Je pense qu'il ne sait toujours pas où nous sommes. Mais ça va. À vrai dire, nous espérons beaucoup de... de ce rendez-vous avec vous. Annoncez tout d'un coup. Et surtout ne me ménagez pas.

MARIO : Vous avez une tâche sur le bout du nez.

MARIE-ANTOINETTE (*complètement paniquée*) : Qu'est-ce que c'est ?

MARIO : Une plaisanterie.

MARIE-ANTOINETTE : C'est malin.

MARIO : Détendez-vous. (*Petit temps.*) Donc je me suis rendu dans ce charmant petit village du Var où vous êtes née et j'ai enquêté sur la mort tragique de Rosalie Nais.

MARIE-ANTOINETTE : C'est ma mère.

MARIO : Morte le 19 avril 1990.

MARIE-ANTOINETTE : J'avais donc neuf ans. J'ai toujours cru que c'était dix. Cause de la mort ?

MARIO : Chute dans l'escalier.

MARIE-ANTOINETTE : Elle a manqué la première marche ?

MARIO : Elle prenait son bain à l'étage.

MARIE-ANTOINETTE : Elle adorait ça.

MARIO : Le rapport ne précise pas quelle chanson elle fredonnait.

MARIE-ANTOINETTE : Elle se contentait de pousser des cris.

MARIO : Pourquoi ? L'eau était trop froide ?

MARIE-ANTOINETTE : Disons qu'elle avait le doigt leste. (*Un temps de réflexion.*)

MARIO : Il demeure évident sa mort n'était pas un accident.

MARIE-ANTOINETTE : Suicide ?

MARIO : Un meurtre.

MARIE-ANTOINETTE : Mon Dieu !

MARIO : On l'a retrouvée en bas de l'escalier, son crâne complètement défoncé.

MARIE-ANTOINETTE : Qu'est-ce qui a pu produire une horreur pareille ?

MARIO : Une massue, probablement.

MARIE-ANTOINETTE : Elle n'a pas pu se faire ça toute seule ?

MARIO : Non. On a bien pensé à vous, mais vous dormiez d'un sommeil serein et profond quand la police est arrivée. Vous aviez neuf ans. Vous sembliez sincèrement choquée à l'annonce de sa mort.

MARIE-ANTOINETTE (*déçue*) : Ah ! Et ça se termine comme ça ?

MARIO : Non.

MARIE-ANTOINETTE : Vous avez du nouveau ?

MARIO : J'ai rencontré la voisine de la maison d'en face.

MARIE-ANTOINETTE (*comme une révélation*) : Madame Perlay !!!

MARIO : Quelle mémoire !

MARIE-ANTOINETTE : Tout me revient subitement.

MARIO : Elle a tout vu.

MARIE-ANTOINETTE : Et n'a jamais rien dit.

MARIO : Vous étiez très liées ?

MARIE-ANTOINETTE : Madame Perlay ?... Une perle !

MARIO : Il s'agissait donc d'un rouleau à pâtisserie.

MARIE-ANTOINETTE : Oui, c'est bien ça.

MARIO : Quel aplomb !

MARIE-ANTOINETTE : Merci.

MARIO : Vous l'aviez poussée au préalable ?

MARIE-ANTOINETTE : Pas du tout. Elle est tombée toute seule figurez-vous. Je me trouvais effectivement dans la cuisine, allongée sur le carrelage, quand soudain cette ordure fait sa chute. Patatra ! C'est pas vrai, je me dis, c'est la providence. Je l'entends gémir, m'appeler. Je cours vers elle, elle a très mal, elle ne peut pas se relever. Elle me demande d'aller chercher Madame Perlay. Je me retourne et je vois Madame Perlay derrière la fenêtre, en train d'observer : elle avait assisté à la scène, elle avait vu ma mère dégringoler. Elle me sourit. Je lui souris. On se comprend ! À partir de ce moment-là, je ne suis plus maîtresse de mes actes. Je me dirige dans cuisine, je prends le rouleau à pâtisserie, je reviens vers ma mère. Ses deux yeux globuleux et effrayés ne peuvent pas s'empêcher de me fixer. Je jouis de cette soudaine reconnaissance. Je la considère un instant, et je lui demande de me dire comment je m'appelle. Elle a un moment d'hésitation, mais je ne lui laisse pas le temps de répliquer... On ne sait jamais, des fois qu'elle aurait trouvé, ça m'aurait peut-être fait renoncer... Je vous laisse imaginer la suite.

Après, je retourne m'allonger dans la cuisine et je m'endors. Quand on me réveille, je ne me souviens plus de rien. Jusqu'à maintenant !

C'était donc moi ! ? C'est bien moi ! Maman est morte, c'est moi qui l'ai tuée ! Comme je suis heureuse ! C'est le plus beau jour de ma vie. Je peux marcher toute seule. Je n'ai plus mal au crâne. Je suis une femme ! Je m'appelle Marie-Antoinette.

MARIO : Moi c'est Mario.

MARIE-ANTOINETTE : O Mario ! Tout ça, c'est à toi que je le dois !

MARIO : Je suis arrivé au bon moment c'est tout.

MARIE-ANTOINETTE : Ne minimise pas ! Tu es le soleil de ma vie !

MARIO : Merci, c'est un très joli compliment.

MARIE-ANTOINETTE : Tu sais comment faire avec les femmes, toi ! Tu ne les prends pas quand tu les trouves, mais quand elles se trouvent.

MARIO : Tu as tout compris.

Ils s'enlacent.

Tableau 12

FERNANDA/MARIO

Même lieu. Fernanda apparaît. Ils se détachent.

FERNANDA : Je m'en doutais.

MARIO : Les apparences sont trompeuses.

MARIE-ANTOINETTE : Un simple témoignage de ma reconnaissance. Il vient de me libérer, Oh ! Fernanda, j'espère qu'il en sera de même pour toi. Je vous laisse. Vous savez où me trouver.

Elle sort.

MARIO : Comment allez-vous ?

FERNANDA : Je déteste les préambules. (*Soupçonneuse.*) Une semaine c'est un peu court pour deux régler affaires en même temps.

MARIO : Les circonstances ont été favorables.

FERNANDA : Alors ?

MARIO : Mission accomplie.

FERNANDA : Je ne vous crois pas.

MARIO : J'avais prévu. Je me suis permis de prendre des photos. En temps réel. Vous pourriez vous asseoir et prendre un verre, qu'en pensez-vous ? Ça mérite bien ça. Je vous ferai les commentaires.

(Elle s'assied soudain fragile. Il lui sert un whisky.)

FERNANDA : Je me sens si vulnérable tout à coup. J'ai l'impression de me retrouver à l'école avec mon instituteur. J'étais si timide à l'époque, je rougissais à chaque fois qu'il enfonçait son doigt dans mon rectum.

MARIO : Vraiment ? Vous n'en avez jamais parlé à vos parents ?

FERNANDA : Commençons, je suis prête.

MARIO : Je vais vous montrer les photos dans l'ordre. Depuis mon arrivée jusqu'à mon départ.

FERNANDA : Ça me semble logique. (*Mario lui tend une photo.*) C'est elle ?

MARIO : Dans son lit. Je la prends de loin. Je suis dans le hall d'entrée, je viens d'arriver. La porte de sa chambre est grande ouverte. Avec le zoom, on la voit assez nettement.

FERNANDA : On dirait qu'elle est contente de vous voir.

MARIO : Il faut dire que j'avais pris la peine de la prévenir de mon arrivée. Je lui ai téléphoné dans l'après-midi pour lui signaler que je passerais le soir même.

FERNANDA : Elle n'a pas fait de difficulté ?

MARIO : Je me suis fait passer pour votre amant. Elle était folle de joie à l'idée de voir à quoi je ressemblais.

FERNANDA : Ça ne m'étonne pas !

MARIO (*Lui tend une autre photo*) : De plus près.

FERNANDA : Elle est maquillée, on dirait.

MARIO : Parfumée aussi. Mais ça ne se voit pas.

FERNANDA : Elle a toujours éprouvé un malin plaisir à faire la cour à mes amoureux. (*Elle prend conscience de ce qu'elle vient de dire.*) Oh ! Pardon.

MARIO : Je vous en prie.

FERNANDA : Seule ?

MARIO : Elle avait prié son infirmière de la laisser.

FERNANDA : Non mais qu'allait-elle s'imaginer !

MARIO : Elle a encore de beaux restes. Elle m'a d'ailleurs trouvé très séduisant.

FERNANDA : Vous auriez été différent, elle aurait dit pareil. (*Elle prend une autre photo des mains de Mario.*) : Et là, pourquoi rit-elle ?

MARIO : Je ne sais plus... on parlait de vous, je crois.

FERNANDA : Et ça la faisait rire ?

MARIO : En fait elle me raconte votre histoire avec l'instituteur. C'est drôle n'est-ce pas ?

FERNANDA : Très.

MARIO : Elle insinue que c'est pure invention. (*Il lui tend une autre photo.*) Sur celle-ci, elle me demande si vous êtes toujours aussi vicieuse.

FERNANDA : Peut-on connaître la réponse ?

MARIO : Elle ne m'en laisse pas le temps. Elle me raconte une histoire sordide de brosse à dents que vous lui auriez dérobée dans le seul but d'apprécier combien de temps elle mettrait à s'en apercevoir. Bien entendu, elle s'en est rendue compte le jour même. Mais elle a préféré vous laisser mijoter un bon mois.

FERNANDA : La garce !

MARIO : Moi aussi je n'ai pas trouvé cette histoire très crédible.

FERNANDA : Merci. (*Une autre photo.*) Qu'est-ce qu'elle regarde là ?

MARIO : Une photo de vous quand vous étiez petite. Elle prétend faire une prière tous les soirs pour vous avant de s'endormir.

FERNANDA : Pour me souhaiter du malheur.

MARIO : Elle ne précise pas.

FERNANDA : Vous lui avez demandé si elle avait pris conscience de tout le mal qu'elle m'a fait.

MARIO : Elle répond que pour une femme seule c'est pas toujours facile d'élever un enfant, qu'elle n'a rien à se reprocher, qu'elle a fait le maximum... qu'elle a fait le maximum.

FERNANDA : Venons-en au fait ! (*Mario lui tend une autre photo.*) Elle rit encore... !?

MARIO : C'est quand je lui annonce que je viens pour la tuer.

FERNANDA : Elle n'a pas l'air de vous prendre au sérieux.

MARIO : Il faut dire qu'à c'est instant, je n'étais plus très motivé, une certaine complicité s'était installée entre nous...

FERNANDA : Elle vous a ensorcelé.

MARIO (*rassurant*) : Mais je me suis rapidement ressaisi. L'important c'est votre malaise. S'il existe, ce n'est certainement pas pour rien.

FERNANDA : Merci.

MARIO : Et voilà le résultat (*Une autre photo.*)

FERNANDA : C'est vraiment elle, sous le coussin.

MARIO : Fernanda ! Vous ne reconnaissez pas ses petites mains ridées qui essaient de m'agripper ?

FERNANDA : Vous lui avez bien précisé que c'était de ma part.

MARIO : Oui.

FERNANDA : Quelles ont été ses dernières paroles ?

MARIO : Je t'aime.

FERNANDA : Elle ne m'a jamais aimée !

MARIO : Je pense que c'est à moi qu'elle s'adressait.

FERNANDA : La garce ! (*Il lui tend une autre photo.*) : Quel bel homme ! Qui est-ce ?

MARIO : Devinez.

FERNANDA : C'est pas vrai !

MARIO : Si si.

FERNANDA : papa !!!

MARIO : Ah non! Désolé, c'est moi. Après l'acte.

FERNANDA : C'est fou ce que ça vous transforme, c'est incroyable.

MARIO : Merci. (*Il en profite pour lui montrer la photo suivante, timidement.*)

FERNANDA (*fascinée par la photo*) : Qu'est-ce que c'est ?

MARIO : C'est mon corps.

FERNANDA : Le sexe aussi ?

MARIO : Oui... au repos.

FERNANDA : Sans blague !?

MARIO : Je me suis permis, j'ai pensé que vous auriez besoin d'une preuve formelle que c'était bien moi qui me trouvais chez votre mère. Derrière la nudité de mon corps, vous pouvez apercevoir la tapisserie de sa chambre.

FERNANDA : Vous avez eu raison.

MARIO (*il lui tend la dernière photo*) : La dernière.

FERNANDA : Bien morte !

MARIO : On ne peut pas mieux.

FERNANDA : Voilà !

MARIO : Comment vous sentez-vous ?

FERNANDA : Légère, libre, moi-même. Tant de souffrances anéanties, d'un coup d'un seul ! Je peux enfin sans crainte répondre au téléphone. Viens ! Il est temps que tu me montres tout ce dont tu es capable. J'espère que tu as de la ressource.

MARIO : Il doit bien me rester un petit fond de quelque chose.

FERNANDA : Il va falloir te surpasser, parce qu'avec André, c'était pas de la gnognote.

MARIO : Je vais tâcher.

Elle l'entraîne dans les ténèbres.

Tableau 13

MARIE-ANTOINETTE/FERNANDA

Quelques semaines plus tard... À l'extérieur.

FERNANDA : Mais dis-moi, tu es métamorphosée

MARIE-ANTONETTE : C'est vrai ?... Quand je suis tombée sur cette robe, je me suis dit : Marie-Antoinette, elle semble avoir été créée exprès pour toi.

FERNANDA : Tu as le teint plus frais aussi

MARIE-ANTONETTE : Je sors. Je fais des balades, du footing.

FERNANDA (*soupçonneuse*) : Du footing ?

MARIE-ANTONETTE (*essayant de rattraper sa gaffe*) : Tu trouves ça ridicule ?

FERNANDA : Non, non... (*Souriante.*) : J'en fais aussi !

MARIE-ANTONETTE (*décontenancée*) : Ah oui !? (*Se reprenant.*) : Toi aussi, je te trouve bien. Tu as rajeuni, on dirait.

FERNANDA : C'est comme une renaissance.

MARIE-ANTONETTE : Exactement ! Je ne te cache pas que ça me fait un peu peur parfois.

FERNANDA : Ah !... Ce n'est pas facile de grandir !... Ce n'est pas facile la liberté !

MARIE-ANTONETTE (*l'air de rien*) : Et avec Mario, ça se passe comment ?

FERNANDA : À merveille ! Et toi ?

MARIE-ANTONETTE : À merveille !

FERNANDA : Chacun chez soi, un jour sur deux, enfin tu sais tout ça.

MARIE-ANTONETTE : Et dans la transparence la plus totale ! (*Elle soupire.*) Ah ! Mario.

FERNANDA : Cet homme est une bénédiction.

MARIE-ANTONETTE : Et tellement généreux.

FERNANDA : Il a une grande qualité d'écoute aussi.

MARIE-ANTONETTE : Oui. Il arrive que ce soit un peu embarrassant parfois.

FERNANDA : Tu trouves ?

MARIE-ANTONETTE : On n'a pas forcément toujours quelque chose à dire.

FERNANDA : Il ne faut pas que tu te sentes obligée.

MARIE-ANTONETTE : Je sais... mais le silence peut-être tellement pesant.

FERNANDA : Je suis certaine qu'il fera tout pour te rendre la tâche aisée.

MARIE-ANTONETTE : C'est un gentleman.

FERNANDA : Il a de l'humour aussi.

MARIE-ANTONETTE (*pas très convaincue*) : Tu trouves ?

FERNANDA : Tu n'as pas remarqué ? Oh si ! je t'assure !... (*Elle cherche*) : Là, tout de suite, je ne trouve pas d'exemple mais... Il fait beaucoup rire mes amis.

MARIE-ANTONETTE : Difficile à dire, on ne sort pas beaucoup.

FERNANDA : C'est vrai qu'il est très casanier.

MARIE-ANTONETTE : Très.

FERNANDA (*l'air de rien*) : Et au lit ?

MARIE-ANTONETTE (*vivement*) : Bien !... (*L'air de rien.*) : Et avec toi ?

FERNANDA (*l'imitant*) : Bien !

MARIE-ANTONETTE : Bien ! (*Après un temps de réflexion.*) : C'est curieux tout de même... ?

FERNANDA : Oui... ?

MARIE-ANTONETTE : Je ne l'imaginai pas comme ça.

FERNANDA : Tiens donc ?

MARIE-ANTONETTE (*hésite*) : Plus...

FERNANDA (*sans hésitation*) : Entreprenant !... peut-être ?

MARIE-ANTONETTE : C'est cela !... (*Elle hésite encore.*) : Plus...

FERNANDA (*idem*) : Prometteur !

MARIE-ANTONETTE (*avec diplomatie*) : Il est très doux... attentif... il caresse beaucoup... Cela on ne peut pas le lui enlever !... Avec lui on peut parler... Il fait très bien la cuisine...

FERNANDA (*comme pour conclure, vivement*) : C'est un excellent compagnon !

MARIE-ANTONETTE (*l'imitant*) : Et c'est merveilleux qu'on puisse se le partager sans difficulté.

FERNANDA : Oui, merveilleux.

MARIE-ANTONETTE (*l'air de rien*) : Et André ?

FERNANDA (*faisant semblant de ne pas comprendre*) : André ?

MARIE-ANTONETTE: Tu sais... André ?

FERNANDA (*dans un cri et de mauvaise foi*) : Ah !... André !... Il m'est complètement sorti de l'esprit.

MARIE-ANTONETTE (*pas dupe*) : C'est fou ce qu'on oublie vite.

FERNANDA : Un homme chasse l'autre !

MARIE-ANTONETTE : Et nous sommes femmes !

Elles se mettent à rire.

FERNANDA (*l'air de rien*) : Pourquoi tu as de ses nouvelles toi ?

MARIE-ANTONETTE (*faisant semblant de ne pas comprendre*) : Pardon ?

FERNANDA : André ?... Tu l'as revu ?

MARIE-ANTONETTE : Tu n'y penses pas !... Après ce qu'il nous a fait ! (*un temps*) Mario a été très chouette, il lui a parfaitement expliqué la situation.

FERNANDA: Et André a su reconnaître ses torts. C'est déjà un grand pas.

MARIE-ANTONETTE (*catégorique*) : Mais ça ne suffit pas !

FERNANDA : Tu as raison.

MARIE-ANTONETTE : Bon, eh bien, je vais rentrer.

FERNANDA : Moi aussi. Mario m'attend. Il nous prépare un bon petit plat de pâtes.

MARIE-ANTONETTE : Tu en as de la chance.

FERNANDA : Demain ce sera ton tour.

Elles gloussent, se saluent et se dirigent vers la sortie, chacune de son côté. Soudain Marie-Antoinette interpelle Fernanda :

MARIE-ANTONETTE : Fernanda !

FERNANDA : Oui ?

MARIE-ANTONETTE : André et moi...

FERNANDA : Je sais. Moi aussi.

Fin

Épilogue (*facultatif*)

La chanson du Mal de Crâne

ANDRÉ : Recevoir dans son lit / A midi à minuit
Des femmes épanouies / Ca m'ouvre l'appétit

MARIE-ANTONETTE / FERNANDA: Bi bli bi bli bi / Bi bli bi bli bi
Bi bli bi bli bi / Bi bli bi bli bi

MARIO : Leur parler les chérir / Les écouter grandir
Les aider à vieillir / C'est là mon élixir

MARIE-ANTONETTE / FERNANDA: Bi bli bi bli bi / Bi bli bi bli bi
Bi bli bi bli bi / Bi bli bi bli bi

ANDRÉ (*à Fernanda*) : Fernanda mon humeur / Viens près de moi mon coeur
Je t'offre tout mon vit

FERNANDA (*à André*) : Désolée, j'ai besoin d'un ami

MARIO (*à Marie-Antoinette*) : Antoinette Marie / Dis-moi tous tes soucis
Livre-moi tout ton coeur

MARIE-ANTONETTE (*à Mario*) : T'as pas mieux ?... car je suis en chaleur

MARIE-ANTONETTE / FERNANDA : J'aime bien les caresses / Mais j'aime aussi le sexe. Où trouver mon bonheur ?

ANDRÉ/MARIO : Nous sommes là chères soeurs

MARIE-ANTONETTE / FERNANDA : Bi bli bi bli bi / Bi bli bi bli bi
Bi bli bi bli bi / Bi bli bi bli bi

MARIO : Oh! La nature humaine / Me crée bien des ulcères
En combien de semaines / Peut-on fuir cette terre

ANDRÉ : Pour moi pas de problème / J'aspire à cette vie
Je suis toujours le même / J'emmerde la mairie

MARIE-ANTONETTE : Les fatigues finies / Les maux de crâne aussi
Je tire partie de tout / Tout en restant très floue

FERNANDA : Mes humeurs balayées / Ma jalousie chassée
Je comble tous mes manques / J'ai même changé de banque

TOUS : Dans la vie en amour / Faut savoir balancer
Parce qu'on n'est pas toujours / Très sûr d'être exaucé
Le chiffre du bonheur / Sans vouloir vous faire peur
Plutôt que deux tu meurs / C'est trois, quatre, selon l'état des moeurs

MARIE-ANTONETTE / FERNANDA / ANDRÉ : Merci Gilbert, tu es un ange !

FIN